

IVAN TOURGUÉNIEV ENTRE LA FRANCE ET LA RUSSIE : UNE VIE ENTRE DEUX PAYS

Durant les années 1860, Ivan Tourguéniev apprit à envisager le monde à travers un prisme quasi cosmopolite. À la fois proche et distant vis-à-vis de tous les endroits qui pouvaient prétendre au statut de terre d'accueil pour lui, il tâche de les envisager d'une manière plus globale et plus détachée. Ce n'est pas toujours simple cependant. Lorsqu'il pense à la Russie, il ne peut s'empêcher de constater amèrement à quel point son pays natal lui est devenu étranger, tant le chemin que la société russe empruntait dans son développement se trouvait en désaccord avec ses propres opinions et ses propres valeurs. Ce ressentiment trouva son expression dans les images sombres et froides de la Russie impériale qu'il dressa dans « Apparitions », par exemple, ou encore dans la satire mordante du patriotisme grandiloquent de ses compatriotes qu'il opèrera dans *Fumée*. L'Europe, quant à elle, prend la forme d'un espace que Tourguéniev apprivoise et qui lui devient familier, mais qui suscite toujours chez l'écrivain des positions variables : il exècre la France de Napoléon III mais se sent presque comme chez lui en Allemagne – ce qui se ressent dans les images de ces pays dans ses œuvres.

Tout semble clair à première vue. Cependant, nous aurions du mal à nous prononcer avec certitude sur le sentiment d'appartenance de Tourguéniev à cette époque. D'un côté, dans ses lettres, il qualifie Baden-Baden de « nid » et de « patrie », mais on ne peut s'empêcher de penser que cet attachement prenait source plutôt dans la vie heureuse qu'il y menait auprès de la famille Viardot (ce qui fut effectivement le cas finalement). Son dialogue avec la Russie semble, quant à lui, rompu. Sans renier ses racines, Tourguéniev a du mal à s'identifier à son pays natal, en proie en un chaos naissant. Un homme dépaysé – voici sans doute le terme qui définit le plus précisément l'état identitaire d'Ivan Tourguéniev à l'époque. Il n'est pas étonnant que son œuvre de cette même période fourmille, pour la première fois, de figures culturellement indéfinies et... d'une réputation sombre voire douteuse (Ivan Rascht, les malfaiteurs de la maison de Madame Fritche et même, dans un autre registre, Ellis). Doit-on y entrevoir quelque manifestation du sentiment de Tourguéniev vis-à-vis de sa propre situation ?

L'année 1870, qui ouvre la période que nous nous apprêtons à examiner, sera une année essentielle qui signera un changement radical dans la vie de l'écrivain. Emporté par les bouleversements qui marquèrent l'Europe tout entière au début de cette décennie, Tourguéniev

changera d'avis sur bien des points, et notamment ceux relatifs à sa vision de l'Autre européen ; il sera également amené à revoir son sentiment identitaire. Une fois la tempête de la guerre de 1870-1871 passée, Tourguéniev devra refaire sa vie ailleurs qu'à Baden-Baden et il échouera à Paris, ville tant de fois représentée dans ses œuvres comme la cité de tous les vices. Le bouleversement sera total. Dans quelle posture l'Autre se présentera-t-il désormais dans l'esprit de l'écrivain ?

Le début de la guerre ou la fin du paradis

En juillet 1870, en rentrant de Russie où il avait passé quelques semaines, à Spasskoïé, Tourguéniev tombe en pleine mobilisation alors qu'il se trouve à Berlin. La guerre entre la France et la Prusse est déclarée le 19 juillet 1870, le poussant à se dépêcher pour rentrer chez lui. C'est juste à temps qu'il regagne Bade puisque à son arrivée, les communications sont interrompues¹³¹³. Durant plusieurs mois, Tourguéniev et les Viardot vivent quasiment en état de siège, affrontant une situation assez délicate en ville où ils se retrouvent parmi la poignée de Français vivant au beau milieu de l'état prussien, en plein conflit entre les deux pays. Sans revenus, sans soutien, la vie dans le bien-aimé Bade montrait à présent sa face cachée. Heureusement, la bonne réputation de la famille lui permet de vivre quelque temps à crédit. Il devient rapidement évident que mener une telle vie serait impossible à long terme. Henri Granjard commente le changement d'atmosphère qui accompagnait ses jours difficiles ; pour lui, l'attitude des habitants de la ville précipita sans aucun doute leur départ : « Du jour au lendemain, ces bourgeois débonnaires s'étaient mués en chauvins incivils. Les Viardot durent fuir devant de bruyantes manifestations d'hostilité »¹³¹⁴. Les dés sont ainsi jetés et la famille se met en route pour regagner d'autres endroits, plus sûrs et plus hospitaliers en ces temps de crise.

En octobre 1870, Pauline Viardot et les filles quittent Baden-Baden¹³¹⁵ en direction de Londres où Pauline est certaine de pouvoir trouver du travail – quelques leçons de chants et des concerts. Les hommes – Louis et Paul Viardot, Tourguéniev – les rejoignent un mois plus tard.

C'est ainsi que se ferma la parenthèse badoise – les heureux habitants de la vallée de l'Oos durent fuir leur refuge pour ne plus vraiment y revenir. Il est vrai que Tourguéniev passa par Bade à plusieurs reprises après cela – d'abord, en février 1871, en partant en Russie, comme il le fit souvent par la suite d'ailleurs, et puis en novembre de cette même année, pour superviser

¹³¹³ Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden.

¹³¹⁴ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 382.

¹³¹⁵ Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=23, consulté le 17 juillet 2014 à 10h52.

la vente de l'immobilier familial abandonné dans la ville thermale, etc. Cependant, plus jamais Tourguéniev et les Viardot ne reviendront à Baden-Baden où ils avaient coulé bien des jours heureux, pour renouveler cette expérience du passé.

Changement d'attitude de Tourguéniev envers l'Allemagne et la France : un autre bouleversement apporté par la guerre

Tourguéniev était opposé à la guerre en tant que telle : sa nature de pacifiste rejetait toute idée de violence. En revanche, il soutenait le bras de fer engagé par la Prusse contre la France. Un tant que germanophile convaincu, l'écrivain voyait dans l'état prussien l'incarnation de la civilisation et du progrès, alors que la France de Napoléon III se trouvait, à ses yeux, à l'opposé de cette définition. En 1867 déjà, Tourguéniev, qui suivait de près l'actualité internationale européenne, commentait en des termes suivants les rapports qui étaient en train de s'établir entre les deux états : « [...] Français et Prussiens pourraient bien en venir aux mains pendant le cours de l'été. [...] et voyez la bizarrerie : dans ce conflit – ce serait le Prussien qui représenterait le progrès, la civilisation et l'avenir – le Français – le fils du Français de 1830 – la routine et le passé ! »¹³¹⁶. La France impériale suscitait encore et toujours du mépris et de la haine chez l'écrivain à l'époque où la guerre commença et c'est donc avec un enthousiasme non-dissimulé qu'il accueillit la nouvelle de l'offensive prussienne, ce dont témoignent les quelques commentaires de la situation que l'on peut lire dans ses lettres de la période :

Я с самого начала, вы знаете, был за них всей душою, ибо в одном бесповоротном падении наполеоновской системы вижу спасение цивилизации, возможность свободного развития свободных учреждений в Европе: оно было немислимо, пока это безобразие не получило достойной кары.¹³¹⁷

ou encore :

Даже вы, будучи немцем, не можете больше меня радоваться новому обороту дела. Так, значит, действительно, этому лицемерию, этой безнравственности конец!¹³¹⁸

¹³¹⁶ Lettre à P. Viardot, 28 mars (9 avril) 1867, Moscou.

¹³¹⁷ Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Vous savez, dès le début, je les soutenais de toute mon âme, car ce n'est que dans la chute irrémédiable du système napoléonien que j'entrevois le salut de la civilisation, la libre émergence d'institutions libres en Europe : impensable tant que cette gabegie n'était pas dignement sanctionnée.*

¹³¹⁸ Lettre à J. Schmidt, 16 (28) août 1870, Baden-Baden : *Même vous, étant allemand, vous ne pouvez-vous réjouir plus que moi de cette nouvelle tournure des choses. Donc, vraiment, c'est la fin de cette hypocrisie, de cette immoralité !*

L'enthousiasme de l'écrivain semble sans limite : la guerre en cours paraît soudain être une solution *ad hoc* pour l'éternel pacifiste qu'il paraissait être :

Нужно ли Вам говорить, что я всей душой на стороне немцев. Это поистине война цивилизации с варварством – но не так, как это думают господа французы. С бонапартизмом должно быть покончено, чего бы это не стоило, если общественная нравственность, свобода и самостоятельность Европы вообще намерены иметь будущее.¹³¹⁹

Tourguéniev n'avait jamais apprécié le caractère national des Français, tel qu'il le voyait : ses lettres des années précédentes en fournissent une preuve plus qu'éloquente. Il n'est donc pas étonnant de le voir critiquer l'attitude des Français face aux événements, une attitude qu'il trouve marquée par l'ignorance et l'incapacité à prendre du recul par rapport à la situation en cours. Les lettres écrites par Tourguéniev à Pavel Annenkov durant cette période de Baden-Baden, dont l'ensemble fut regroupé par la suite sous le titre « Lettres sur la guerre franco-prussienne » (« Письма о франко-прусской войне »)¹³²⁰, accablent les Français, dont les défauts qu'il leur avait toujours constaté par le passé – caractère superficiel, ignorance, etc. – ressortent, selon lui, avec plus de force sur le fond dramatique de la guerre :

Такого фанфаронства, таких клевет, такого крайнего незнания противника, такого невежества, наконец, как во французских газетах, я и вообразить себе не мог.¹³²¹

L'écrivain suivait les événements, d'abord la réaction à la déclaration de guerre puis le déroulement de la campagne militaire, par journaux interposés. Aussi, constatant les défaites de l'armée française et entrevoyant sans doute la perspective du renversement du régime de Napoléon III, ses sentiments balancent entre la satisfaction de voir la confirmation de son point de vue sur les vices français exacerbés par un long et odieux régime et une sorte d'horreur à la vue des premiers résultats de la défaite française :

[...] подобная «трусость» - другого слова нет – трусость взглянуть, как говорится, черту в глаза, - указывает в одно и то же время и на ахиллесову пятку в самом характере народа и служит

¹³¹⁹ Lettre à L. Friedländer, 29 août 1870, Baden-Baden : *Faut-il vous dire que je soutiens les Allemands de tout mon cœur. Il s'agit vraiment d'une guerre de la civilisation contre la barbarie, mais pas comme se l'imaginent ces messieurs les Français. Il faut en finir avec le bonapartisme, coûte que coûte, si la moralité publique, la liberté et l'indépendance de l'Europe ont encore l'intention d'avoir un avenir.*

¹³²⁰ М.Б. Рабинович, « Комментарий: И.С. Тургенев. Письма о франко-прусской войне »// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах. Сочинения в двенадцати томах*, Том десятый, *op.cit.*, с. 565.

¹³²¹ Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne pouvais m'imaginer autant de fanfaronnade, de calomnies, de méconnaissance totale de l'adversaire et d'ignorance que dans les journaux français.*

одним из многочисленных симптомов того нравственного уровня, до которого унизило Францию двадцатилетнее правление второй империи.¹³²²

С [...] нежеланием знать правду у себя дома соединяется еще большее нежелание, лень узнать, что происходит у других, у соседей. Это неинтересно для француза, да и что может быть интересного у чужих? И притом кому же неизвестно, что французы – «самый ученый, самый передовой народ на свете, представитель цивилизации и сражается за идеи»? В обыкновенное мирное время все это сходило с рук; но при теперешних грозных обстоятельствах это самомнение, это незнание, этот страх перед истиной, это отвращение к ней – страшными ударами обрушились на самих французов...¹³²³

Tourguéniev est indigné par la décision adoptée, en août 1870, par la Chambre des députés d'expulser tous les Allemands du pays ; il la condamne fermement, comme une manifestation barbare de l'ignorance des Français :

Подобного варварского нарушения международного права Европа не видела со времен первого Наполеона, повелевшего арестовать всех англичан, находившихся на материке. Но та мера коснулась, в сущности, только отдельных нескольких личностей; на этот раз разорение грозит тысячам трудолюбивых и честных семейств, поселившихся во Франции в убеждении, что их приняло в свои недра государство цивилизованное.¹³²⁴

Toutes ces considérations le mènent à la conclusion suivante, concernant la position de la France dans le conflit en cours : « [...] едва ли не настал и их черед получить такой же урок, какой получили пруссаки под Иеной, австрийцы под Садовой и – зачем таить правду – мы под Севастополем. Дай-то бог, чтоб они так же умели воспользоваться им [...]»¹³²⁵. Ces propos de Tourguéniev se révélèrent prophétiques : mal préparés, mal commandés et inférieurs

¹³²² Lettre à P. Annenkov, 28 août 1870, Baden-Baden : [...] *cette couardise – il n'y a pas d'autre mot – cette couardise de regarder, comme on dit, le diable en face, montre en même temps le talon d'Achille du caractère même de ce peuple et constitue un des nombreux symptômes du niveau de bassesse morale auquel les vingt ans de gouvernement du second Empire ont réduit la France.*

¹³²³ Lettre à P. Annenkov, 28 août 1870, Baden-Baden : [...] *ce désir d'ignorer la vérité chez eux s'additionne à un manque d'envie plus grand encore, une paresse, de savoir ce qui se passe chez les autres, leurs voisins. Ce n'est pas intéressant pour un Français, et que peut-il y avoir d'intéressant chez les autres ? Tout le monde sait bien que les Français « sont le peuple le plus avancé, le plus érudit de la terre, le représentant de la civilisation qui se bat pour des idées » ? En temps de paix habituel, on s'en accommodait; mais dans le climat menaçant actuel, cette fatuité, cette ignorance, cette peur voire ce rejet de la vérité, sont des coups terribles qui pleuvent sur les Français eux-mêmes...*

¹³²⁴ Lettre à P. Annenkov, 14 août 1870, Baden-Baden : *Une violation aussi barbare du droit international, l'Europe n'en avait plus vu depuis Napoléon premier, qui avait ordonné l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient sur le continent. Mais cette mesure n'avait touché, en réalité, que quelques personnes particulières ; cette fois, le saccage menace des milliers de familles honnêtes et travailleuses qui se sont établies en France en ayant la conviction d'être accueillie dans le nid d'un Etat civilisé.*

¹³²⁵ Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : [...] *ils sont à deux doigts de recevoir la même leçon que les Prussiens à Iena, les Autrichiens à Sadova et – pourquoi cacher la vérité – que nous à Sébastopol. Pourvu qu'ils puissent en profiter de même [...].*

en nombres, les Français subirent une défaite après l'autre, essuyant de lourdes pertes à chaque bataille. Après la défaite à Sedan, Napoléon III décide de se rendre, accompagné de trente-neuf de ses généraux.

Ce que Tourguéniev avait espéré pour la France finit par se produire, et c'est à ce moment que se produit l'impensable : en voyant la France vaincue, humiliée et écrasée, l'écrivain se met à compatir avec elle dans les épreuves qu'elle traverse. Après tout, le but avait été atteint, et le régime de Napoléon III, tant détesté par lui, était renversé. Que désirer de plus, si ce n'est la fin des combats ? Ceux-là ne cessent pourtant pas. Au fur et à mesure de la progression des événements, Tourguéniev se met à entrevoir les véritables motivations de la Prusse dans la guerre et s'aperçoit de la cupidité qui anime ses dirigeants. Dans une lettre à Iakov Polonski, Tourguéniev exprime sa déception :

Падение гнусной империи Наполеона доставило мне великую радость: нравственное чувство во мне удовлетворилось – после такого долгого ожидания! Но я не скрываю от самого себя, что не всё впереди розового цвета – и завоевательная алчность, овладевшая всей Германией, не представляет особенно утешительного зрелища.¹³²⁶

C'est à présent aux Allemands de surprendre l'écrivain : leur attitude de vainqueurs, leur patriotisme frisant le chauvinisme, leur avidité sont accablants et ne peuvent pas être au goût de cet idéaliste libérale dans l'âme. En octobre 1870, il écrit à son ami Paul Heyse ses lignes devenues célèbres : « А что думаете об этом Вы? Довольно ли Вам Эльзаса – или же Вы хотите и Лотарингией насладиться? Я начинаю понемногу приходить в смущение – и боюсь, что я уже не так хорошо понимаю прежде дорогих мне немцев»¹³²⁷. Tourguéniev voulut croire jusqu'au bout que l'humeur conquérante des Allemands étaient un phénomène passager, et qu'ils finiraient par retrouver le droit chemin, comme toute nation civilisée qui se respecte :

Я полагаю, что немцы поступают необдуманно, и что расчет их неверен. Во всяком случае, они уже сделали большую ошибку тем, что наполовину разрушили Страсбург [...]. Я полагаю, что можно найти такую форму мира, которая, надолго обеспечив спокойствие Германии, не поведет к унижению Франции [...]. Было бы достойно немцев – немцев-победителей – также отказаться

¹³²⁶ Lettre à I. Polonski, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *La chute de l'infâme empire napoléonien m'a comblé de joie : un sentiment de satisfaction morale m'a envahi, après une attente aussi longue ! Mais je dois bien avouer que tout n'est pas rose pour l'avenir, et la bellicosité qui s'est emparée de toute l'Allemagne ne laisse pas entrevoir de paysage particulièrement rassurant.*

¹³²⁷ Lettre à P. Heyse, 26 octobre 1870, Baden-Baden : *Et qu'en pensez-vous de votre côté ? Etes-vous satisfait de l'Alsace ou bien désirez-vous en plus la Lorraine ? Je commence à être un peu perplexe et j'ai peur de ne plus aussi bien comprendre ces Allemands qui m'étaient chers auparavant.*

от Лотарингии и Эльзаса. [...] они могли бы удовлетвориться гордым сознанием, что [...] их рукою было низвергнуто в прах безнравственное безобразие бонапартизма.¹³²⁸

Hélas, les espoirs de Tourguéniev étaient vains. « [...] il avait découvert que l'Allemagne était aussi le pays de Bismarck », dit à ce sujet Granjard, « coupable lui aussi, comme Napoléon III, de chauvinisme outrecoisant, d'esprit belliqueux, de crime contre la civilisation en un mot »¹³²⁹. La déception de l'écrivain dut être à la hauteur de celle qu'il avait vécue en France, en 1848 ; cette découverte de la face cachée de la nation allemande bouleversa sa représentation du monde occidental civilisé, et notamment sa vision des Allemands mais aussi des Français.

Durant plusieurs années, Tourguéniev avait considéré les Français comme une nation superficielle et arrogante. À présent, alors qu'elle avait lavé ses « péchés » au prix du sang de ses citoyens, au prix de ses terres et de sa fierté nationale, le regard de l'écrivain sur ce pays s'adoucit. Sans doute, s'aperçut-il que rien n'était parfait dans l'univers et que même les Allemands, pourtant ses préférés depuis toujours, n'étaient pas totalement innocents. Ses sympathies passent du côté de la France à présent, d'autant plus que l'écrivain compte beaucoup d'amis parmi les Français, à commencer par les Viardot. Les lettres de l'écrivain, datées de septembre 1870 – mai 1871, sont littéralement remplies de mots de compassion envers la nation française :

А бедная, растерзанная Франция, что с нею будет? Ни одна страна не находилась в более отчаянном положении.¹³³⁰

А несчастная Франция всё топорщится, всё не хочет уступать... Страшно со стороны смотреть на эту жалкую, мучительную агонию.¹³³¹

Ainsi l'Alsace, la Lorraine perdues, cinq milliards... Pauvre France ! Quel coup terrible et comment s'en relever ?¹³³²

¹³²⁸ Lettre à P. Annenkov, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *Je pense que les Allemands agissent sans réfléchir et pour de mauvais calculs. En tout cas, ils ont déjà commis une erreur de taille en détruisant la moitié de Strasbourg [...]. J'estime que l'on peut trouver une formule de paix qui rassurerait l'Allemagne à long terme sans provoquer l'humiliation de la France [...]. Il serait digne des Allemands – les Allemands vainqueurs – de renoncer également à la Lorraine et l'Alsace. [...] ils pourraient se satisfaire de la fierté de savoir que, grâce à leur intervention, [...] le désordre immoral du bonapartisme a été réduit en cendres.*

¹³²⁹ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 383.

¹³³⁰ Lettre à P. Annenkov, 6 (18) septembre 1870, Baden-Baden : *Et cette pauvre France déchirée ? Que va-t-elle devenir ? Aucun autre pays n'a connu plus grand état de désolation.*

¹³³¹ Lettre à I. Borisssov, 16 (28) octobre 1870, Baden-Baden : *Et la France infortunée se hérisse de plus en plus, ne veut rien concéder... Il est terrible d'observer du dehors cette triste et douloureuse agonie.*

¹³³² Lettre à P. Viardot, 14 (26) février 1871, Saint-Pétersbourg.

О бедная, несчастная Франция! В какую бездну она упала и как она выберется оттуда!¹³³³

Bien sûr, tout ceci ne signifie pas un retournement radical de son attitude envers la nation française. Il faudra du temps pour qu'il apprenne à connaître la France et ses habitants et à les apprécier. Pour l'heure, ce changement dans la manière de Tourguéniev d'appréhender les deux pays – l'Allemagne et la France - eut pour effet, d'un côté, un départ de Baden-Baden plus facile que ce qu'on aurait pu croire, et de l'autre – le fait que l'écrivain accepte plus facilement l'idée de s'installer en France après la débâcle de la guerre.

Londres – Paris – Bougival : le chemin vers la France

C'est vers l'Angleterre que les exilés badois se dirigent d'abord : impossible pour eux d'aller en France, tant la situation dans le pays reste incertaine après le renversement, en septembre 1870, de Napoléon III. La guerre est toujours en cours, Paris subit un siège long et éprouvant, du 18 septembre 1870 au 28 janvier 1871. L'instabilité économique et politique et l'insécurité règnent en France, et il aurait été insensé d'y revenir à un moment aussi critique. Ensuite ce fut la Commune de Paris, suivie de la Semaine sanglante et la répression des insurgés.

La famille Viardot, augmentée de Tourguéniev, ne put regagner la capitale française qu'en novembre 1871. Durant tout une année, ils durent faire face à la presque ruine que la guerre leur avait apportée. Pauline multipliait les cours de chant et dut accepter quelques engagements pour réparer la brèche financière. Tourguéniev ne fut pas en reste : entre février et mars, il passe quelques semaines en Russie pour essayer de réunir un peu d'argent, en faisant publier les romances de Pauline Viardot (à ses frais et en secret) et en vendant quelques-unes de ses propriétés mineures¹³³⁴. Lui aussi a besoin d'argent – pour vivre, pour soutenir ses amis, mais aussi pour aider son gendre, Gaston Bruyère, dont l'entreprise est en train de faire faillite.

Demeurer en Angleterre plus que ce que la situation exigeait ne faisait pas partie des projets de Tourguéniev, ni de ceux des Viardot d'ailleurs. Tourguéniev ne se sentait pas très à l'aise dans ce pays qu'il aimait visiter, certes, mais qu'il avait du mal à envisager comme un lieu de résidence permanent. Les Viardot n'arrivaient à se faire non plus au pays.

¹³³³ Lettre à P. Viardot, 8 (20) mars 1871, Moscou : *O pauvre France infortunée ! Dans quel abîme est-elle tombée et comment va-t-elle s'en sortir !*

¹³³⁴ Françoise Flamant, Ivan TOURGUÉNIEV, *Romans et nouvelles complets*, textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Volume 3, *op.cit.*, p. XIII.

Lorsque la situation le permit, tout le monde déménagea donc à Paris où les Viardot acquièrent assez rapidement une maison. Tourguéniev s'y installe également, en louant deux petites chambres à l'étage du dessus.

Paris est très différent à présent. « Я [...] теперь пока в Париже, который не похож на прежний Париж – хоть и не стал новым. Междоумочное положение – во всех отношениях »¹³³⁵, raconte Tourguéniev ses impressions de la capitale française à Milioutina. Ou encore à Iakov Polonski, le même jour : « я [...] теперь вот – в новом (весьма, впрочем, поблекшем) Вавилоне »¹³³⁶.

L'établissement à Paris en novembre 1871 signa le début d'une nouvelle ère dans la vie de Tourguéniev, celle que l'écrivain vécut partagé entre deux pays, la France et la Russie.

La vie à Paris offrait beaucoup d'opportunités pour les nouveaux arrivés : possibilité de continuer à donner de cours de chants et d'organiser des salons musicaux pour Pauline Viardot, occasion de découvrir, plus de dix ans après une tentative avortée en 1856-1857, les horizons littéraires français pour Tourguéniev. A partir de 1871, les Viardot et Tourguéniev passeront la majeure partie de leur temps dans la capitale française, principalement en hiver.

Très rapidement, ils se mirent cependant à la recherche d'un endroit propice à les accueillir durant la saison estivale. On ignore la façon exacte dont Bougival s'imposa comme lieu de villégiature à la famille. Peut-être, fut-il suggéré par Tourguéniev qui connaissait le village depuis bien des années : son homonyme Nikolaï Tourguéniev, le décembre exilé à Paris, possédait près de Bougival une propriété, "Le Vert Bois", où l'écrivain était venu dans les années 1860.

C'est entre mai et octobre 1873 que les Viardot passèrent leur premier été à Bougival où ils louèrent la maison de Madame Halgan, dite «La Garenne»¹³³⁷. Tourguéniev y rejoignit la famille en juillet de cette même année, après une cure à Carlsbad : « Как видишь, я уже окончил мое карлсбадское лечение, и вот пятый день, как я поселился здесь в тихом пристанище вдали от всяких суев у старинных моих приятелей Виардо »¹³³⁸, écrivit-il à son frère au retour de la station balnéaire.

¹³³⁵ Lettre à M. Milioutina, 6 (18) décembre 1871, Paris : *Je [...] suis pour le moment à Paris, qui ne ressemble pas au Paris d'avant, même s'il n'est pas nouveau. Une situation embrouillée à tous points de vue.*

¹³³⁶ Lettre à I. Polonski, 6 (18) décembre 1871, Paris : *Je [...] suis pour le moment dans une nouvelle Babylone (totalement fanée, à dire vrai).*

¹³³⁷ Lettre à P. Bruère, 21 mai (2 juin) 1873, Paris.

¹³³⁸ Lettre à N. Tourguéniev, 20 juillet (1 août) 1873, Bougival : *Comme tu le vois, j'ai déjà terminé ma cure à Carlsbad et cela fait cinq jours que je me suis établi ici, loin de toutes les agitations, chez mes bons vieux amis Viardot.*

Le choix de ce lieu de villégiature est judicieux : à quelques kilomètres de Paris seulement, Bougival offrait à toute la maisonnée le calme et le repos dont avaient besoin les petits comme les plus grands. Deux ans plus tard, Tourguéniev fera la description suivante du village de Bougival dans une lettre à son frère Nicolaï : « Берег Сены, на котором находится Буживаль, славится своим хорошим воздухом (в Буживале никогда не было, напр., холеры), местоположение высокое, лесистое, защищенное от холодных ветров. Это в своем роде как Лесной корпус около Петербурга, только гораздо лучше Лесного »¹³³⁹.

Bougival semble avoir séduit ses visiteurs, qui y passèrent un séjour plein de ravissement qui transparaît dans toutes les lettres de Tourguéniev de cette période. Il ne cesse de vanter auprès de ses correspondants les avantages de l'endroit, une tranquillité absolue, un bon air, l'eau saine et savoureuse, cadre campagnard :

Любезнейший Афанасий Афанасьевич, кончив – благополучно или нет, это покажет время – мое карлсбадское лечение, прибыл я на днях сюда – и живу теперь тихо и смирно, как таракан за печкой. Комнатка у меня уютная, воздух и вода здесь отличные – предстоит даже возможность хорошей охоты – чего больше нужно человеку? Ноги мои попаравились и не болят. Будем ждать дальнейшего и молить благославенных богов, да не позавидуют они бедному и тихому жительству устаревшего сметрного!¹³⁴⁰

Здесь я живу с моими старинными друзьями очень тихо, и мирно, и смирно. Парк у нас большой, воздух чудный, вода (из 2-х ключей) отличная; пока – все здоровы и веселы.¹³⁴¹

Я, действительно, выдержал почти шесть недель в Карсбаде, уже месяц, как вернулся сюда, и веду теперь растительно-животную жизнь на чистом воздухе, в полном уединении, с моими старыми друзьями Виардо [...].¹³⁴²

¹³³⁹ Lettre à N. Tourguéniev, 2 (14) mars 1875, Paris : *Le bord de Seine où se trouve Bougival est réputé pour son bon air (il n'y a jamais eu de choléra à Bougival, par exemple), l'endroit est surélevé, boisé et à l'abri des vents froids. C'est un peu le même genre que Lesnoie près de Saint-Petersbourg, mais en beaucoup mieux.*

¹³⁴⁰ Lettre à A. Feth, 20 juillet (1 août) 1873, Bougival : *Très cher Afanassi Afanassievitch, au terme de ma cure – le temps nous dira si elle fut bénéfique ou pas – à Karlsbad, je viens d'arriver ici et je vis désormais serein et apaisé, comme un cancrelat derrière son four. J'ai une petite chambre douillette, l'air et l'eau sont excellents, il y a même moyen de bien chasser, que désirer de plus ? Mes jambes vont mieux et ne me font plus souffrir. Nous attendrons la suite et priérons les divinités pour qu'elles accordent à un pauvre vieux mortel la clémence d'un pauvre et calme logis.*

¹³⁴¹ Lettre à P. Annenkov, 30 juillet (11 août) 1873, Bougival : *Je vis ici avec mes vieux amis, très calmement, sereinement et en paix. Nous avons un grand parc, l'air est merveilleux, l'eau (de deux sources) est parfaite ; tout le monde est joyeux et en bonne santé.*

¹³⁴² Lettre à J. Schmidt, 17 (29) août 1873, Bougival : *J'ai vraiment résisté près de six semaines à Karlsbad, voilà un mois que je suis rentré ici et je mène désormais une vie au grand air, telle une plante ou quelque animal, en parfaite harmonie avec les Viardot, mes vieux amis [...].*

Promenades, lectures en famille, la musique, belle nature, air pur... L'expérience fut tellement concluante que, en octobre 1874, les amis achètent un vaste terrain à Bougival¹³⁴³. Alexandre Zviguilsky raconte cet événement dans son article « Tourguéniev à Bougival » :

[...] le 25 octobre 1874, se présentaient à l'étude de Maître Sourdeau, Notaire à Bougival, Ivan Tourguéniev et le ménage Viardot. Le docteur Pierre Salomon Ségalas, de l'Académie de Médecine, vendait à Ivan Tourguéniev et à Pauline Viardot, née Garcia, un domaine de 8 hectares 21 ares 39 centiares sis sur la terre de La Chaussée et comprenant un jardin anglais, de la grille d'entrée jusqu'aux deux pavillons situés à droite et à gauche d'une habitation de maître construite à l'italienne, et, dans la partie supérieure, un parc planté de taillis.¹³⁴⁴

Dans cet acte officiel, Tourguéniev figurait en tant qu'usufruitier à vie du domaine et Pauline Viardot était sa propriétaire. La propriété, appelée « Les Frênes », comprenait seulement la villa dans le style italien. Celle-ci fut destinée à accueillir les Viardot et leurs enfants. Tourguéniev, quant à lui, fit construire, à cinquante mètres de la villa, un chalet avec, au rez-de-chaussée, un salon de musique pour Pauline Viardot, au premier étage, un spacieux cabinet de travail qu'il souhaitait partager avec Claudie Viardot qui faisait de la peinture, et encore une autre pièce, en face du bureau, avec des fenêtres donnant sur un balcon. C'est dans cette pièce que Tourguéniev rendra son dernier souffle le 3 septembre 1883, entouré de sa famille de cœur.

« Les Frênes » abritèrent les jours de l'écrivain durant huit longues et heureuses années. « Вы пишете мне из нового места, любезнейший друг П.В. – из Цюриха – и я Вам пишу из нового места – а именно из моего только что отстроенного и омёблированного (правда, еще не вполне) дома. Пока еще несколько дико и томно; но всё это скоро обтерпится – и, пожалуй, даже за работу примусь. Вид из моих окон чудный, деревья всё еще зелены, подагра помалчивает [...] »¹³⁴⁵.

Dans sa nouvelle maison, transformée en un temple dédié à l'art, Tourguéniev travaillait beaucoup et souvent, raconte Alexandre Zviguilsky dans « Tourguéniev à Bougival » : c'est ici que furent écrits, entièrement ou partiellement, *Terres vierges*, la majeure partie des *Poèmes en prose*, « Le Chant de l'amour triomphant », « Klara Militch ». À ses côtés, sa Claudie préférée

¹³⁴³ А. Звигильский, *Иван Тургенев и Франция*, Сборник статей, Перевод с французского, Москва, Русский путь, 2010, с. 17.

¹³⁴⁴ Alexandre Zviguilsky, « Tourguéniev à Bougival », *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et la France*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1981, N°5, p. 19.

¹³⁴⁵ Lettre à P. Annenkov, 18 (30) septembre 1875, Bougival : *Vous m'écrivez d'un nouvel endroit, très cher ami P.V, de Zürich, et moi je vous écris aussi d'un nouvel endroit, de ma demeure qui vient juste d'être achevée et meublée (enfin, par encore complètement). Il y fait encore un quelque peu sauvage et morne ; mais je m'y ferai bientôt et vais sans doute même me remettre au travail. J'ai une vue splendide de ma fenêtre, les arbres sont encore verts, la goutte est silencieuse [...]*.

faisait de la peinture – une occasion pour l'écrivain non seulement de passer autant de temps que possible avec elle mais de vivre un véritable échange d'idées, la communion de deux artistes¹³⁴⁶.

Ici, Tourguéniev connut une véritable vie de famille, plus encore qu'à Baden-Baden peut-être. Lorsqu'il ne travaillait pas, Tourguéniev s'employait à profiter du beau cadre qu'offrait la région, en faisant des promenades et en explorant les environs, le plus souvent en compagnie des « siens ». Tourguéniev participait à tous les loisirs des Viardot : lectures conjointes des nouveautés littéraires, improvisations musicales...¹³⁴⁷ Un jour, en octobre 1873, Tourguéniev écrivit à Claudie Viardot : « Bougival, c'est maintenant pour moi ce qu'est La Mecque pour les Musulmans [...] »¹³⁴⁸, des mots formulés pour exprimer de façon un peu humoristique le désir qui animait Tourguéniev, alors en cure à Karlsbad, de rejoindre au plus vite les siens. À l'époque, il ne soupçonnait pas encore à quel point ses propos étaient prophétiques : durant le restant des années 1870 et jusqu'à la fin de sa vie, Bougival sera pour lui son nouveau nid, sa terre promise à lui.

Une vie à cheval entre deux pays

Tourguéniev passa la majeure partie du reste de sa vie en Europe. Plus précisément, sur les treize années qui lui restaient à vivre, entre 1870 et 1883, près de onze ans furent passés en Europe. Sur ces onze années, près de dix, au total, il passa en France, principalement à Paris mais aussi beaucoup à Bougival. Si l'on tient compte d'une telle chronologie des événements, on peut dire que, durant cette dernière et néanmoins très active étape de sa vie, Tourguéniev se partagea entre deux pays, passant beaucoup de temps dans cette France, qu'il apprenait enfin à connaître et à aimer, et la Russie. Même s'il passa, entre 1870 et 1883, moins de temps dans son pays natal, la Russie continua à constituer un de ses premiers centres d'intérêt et de préoccupation, malgré la prise de distance des années 1860.

Après avoir sillonné l'Europe tout entière durant des années, Tourguéniev s'installait en France et plongeait ses racines dans le sol de ce pays, qu'il avait exécré pourtant jadis. Ceci devint possible grâce au changement radical d'opinion qui s'était opéré dans l'esprit de l'écrivain durant la guerre franco-prussienne. Plus ouvert à présent à ce pays, l'écrivain semble s'être autorisé à l'apprécier. Malgré les nombreux et longs séjours qu'il avait pu effectuer dans

¹³⁴⁶ Alexandre Zvigulsky, « Tourguéniev à Bougival », *op. cit.*, p. 24-26.

¹³⁴⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹³⁴⁸ Lettre à C. Viardot, 12 (24) juin 1873, Karlsbad.

la capitale française par le passé, aucun d'entre eux n'avait réussi à séduire le Russe, ni à lui constituer ne fût-ce qu'un semblant de vraie vie dans cette ville : il n'y était pas fait d'amis ni de bonnes connaissances, des conditions *sine qua non* pour se sentir à l'aise et entouré dans n'importe quel endroit du monde. La situation était tout autre à présent : pour la première fois, Tourguéniev semble se sentir à sa place en France parce qu'il est entouré de « sa famille », parce que le climat politique et social régnant dans le pays sorti des traumatismes de la guerre est très différent. Peut-être aussi parce que la France des années 1870 découvre en masse cet écrivain qui incarne, à ses yeux, son grand et étrange pays ; parce que, enfin, Tourguéniev se fit des amis parmi les Français.

Les années 1870 – l'apogée de la reconnaissance européenne de Tourguéniev

Dans son article « Réception de l'œuvre d'Ivan Tourguéniev en France et en Angleterre au XIX^e siècle » (« Восприятие творчества И.С.Тургенева во Франции и Англии XIX века »), Alexeï Ochtchepkov formule l'idée selon laquelle Ivan Tourguéniev symbolisait, aux yeux du public européen, et plus précisément français et anglais, la littérature russe contemporaine : « Во второй половине XIX века именно И. С. Тургенев представлял «лицо» русской литературы во Франции и в Англии. Ни один русский писатель не вызывал столь пристального внимания критики, газет и журналов, не был переводим с такой регулярностью, как Тургенев. Можно утверждать, что серьезное освоение русской литературы во Франции и Англии началось с Тургенева »¹³⁴⁹. En effet, lorsque Tourguéniev arriva en France, dans les années 1840, les Français connaissaient peu, voire pas du tout, la littérature russe. Seules quelques œuvres de Pouchkine avaient été traduites alors – *Rouslan et Lioudmila* par Dupré de Saint-Maur en 1823, et en 1834, *Coup de pistolet*, traduction anonyme¹³⁵⁰ - sans avoir réellement atteint le lecteur français. Largement inconnu, à l'époque, dans son propre pays mais grand passionné de littérature russe, Tourguéniev se mit rapidement à la besogne, en suscitant la traduction de quelques œuvres russes parmi les plus saillantes. C'est avec son concours que vit le jour la traduction de quelques nouvelles de Gogol réalisée officiellement par Louis Viardot mais effectuée en réalité par les deux hommes, Viardot ne

¹³⁴⁹ А.Р. Ощепков, « Восприятие творчества И.С.Тургенева во Франции и Англии XIX века »// *Знание. Понимание. Умение*, №3, 2008, с. 41 : *Dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle I.S. Tourgueniev représentait le « visage » de la littérature russe en France et en Angleterre. Aucun autre écrivain russe ne provoquait une attention aussi soutenue de la critique, des journaux et des magazines et n'était traduit avec autant de régularité que Tourgueniev. On peut affirmer que l'assimilation véritable de la littérature russe en France et en Angleterre a commencé à partir de Tourgueniev.*

¹³⁵⁰ Vladimir Boutchik, *Bibliographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Paris, Oorbitg, 1935.

parlant pas du tout le russe. Ensuite, toujours au milieu des années 1840, Prosper Mérimée commença son œuvre de traducteur en proposant une version de *Dame de pique* de Pouchkine. Voilà tout ce que le public français – parmi les amateurs des lettres exotiques, car tel était le statut de la littérature russe à l'époque en France – pouvaient prétendre de découvrir avant qu'Ivan Tourguéniev ne fit son entrée sur la scène littéraire d'abord russe, et ensuite européenne.

Il faut dire qu'à partir des années 1860, la renommée littéraire de Tourguéniev était en train de s'étendre de plus en plus à travers d'autres pays de l'Europe occidentale. En Allemagne, ses œuvres commencèrent à être traduites et éditées dès 1854, lorsque parurent ses *Mémoires d'un chasseur*¹³⁵¹. Mais c'est après la rencontre avec Friedrich von Bodenstedt, en 1861, qu'un plus large public allemand put découvrir l'univers littéraire tourguénievien. En 1863-1864, Friedrich von Bodenstedt fit paraître à Munich un double volume d'œuvres de Tourguéniev. Après cette édition, chaque nouvelle œuvre de Tourguéniev trouvait immédiatement un traducteur – von Bodenstedt, Moritz Hartmann, Ludwig Pietsch, entre autres – et un éditeur. L'Angleterre était en train de se mettre à la lecture de Tourguéniev dans les années 1870, elle aussi : ses œuvres y furent traduites par William Ralston (*Liza*, 1869) mais aussi par Charles Turner (*On the Eve*, 1877), suscitant un intérêt tout neuf pour l'écrivain – l'intérêt qui se transformera en une véritable passion dans les années 1880, après la mort de Tourguéniev¹³⁵². Mais c'est très certainement en France que sa reconnaissance littéraire était la plus importante dans les années 1870

La première œuvre de Tourguéniev ayant été traduite en France était bien entendu les *Mémoires d'un chasseur* dont Ernest Charrière proposa en 1854 une version française sous le titre *Mémoires d'un seigneur russe ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes*. La traduction de Charrière péchait par un très grand nombre d'inexactitudes qui en faisaient plutôt une interprétation libre de l'œuvre originale. Tourguéniev qualifia le résultat de « mystification littéraire », remplie de contre-sens, d'erreurs et de prises de liberté inconcevables¹³⁵³. Quatre ans plus tard, en 1858, trois autres traductions de cette même œuvre virent le jour, dont une signée Louis Viardot (et donc effectuée en collaboration avec l'auteur) ; les deux autres furent réalisées par Henri Delaveau et Xavier Marmier. À partir

¹³⁵¹ А.Г. Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев, Записки охотника », *op.cit.*, с. 422.

¹³⁵² Ощепков А.Р., *op. cit.*, с. 42.

¹³⁵³ Lettres au rédacteur de « Journal de Saint-Petersbourg », 7 (19) août 1854, Saint-Petersbourg : la traduction de Charrière investissait les *Mémoires d'un chasseur* d'un sens presque ouvertement contestataire à l'endroit du régime russe ce qui obligea Tourguéniev, dont la situation était délicate depuis 1852, de publier cette lettre ouverte dont il profita pour dénoncer la piètre qualité de la traduction de Charrière.

de ce moment, toutes les œuvres que Tourguéniev faisait paraître en Russie étaient presque simultanément traduites en français et publiées dans les plus grandes revues parisiennes, en premier lieu *La Revue des Deux Mondes*¹³⁵⁴. En plus des trois traducteurs cités ci-dessus – Viardot, Delaveau et Marmier – Tourguéniev fut traduit également en France, et entre autres, par Prosper Mérimée (*Père et fils*, 1863), Henri Durand-Gréville (*Terres vierges*, 1877), etc. En arrivant à Paris après la guerre franco-prussienne, Tourguéniev se découvrit une reconnaissance littéraire importante, qui ne fit que se renforcer durant toutes les années 1870. Si bien que, lors de la tenue, le 4 juillet 1878, d'un Congrès de littérature internationale à Paris, Tourguéniev fut invité à y assumer les fonctions du vice-président aux côtés de Victor Hugo, le président –

Une grande intégration de Tourguéniev dans la vie européenne et en particulier française

Que ce soit l'effet de la célébrité littéraire de Tourguéniev qui se répandit sur la plus grande partie du continent européen durant les années 1870 ou le résultat des années de sa présence en Europe, qu'il avait parcourue durant les années précédentes, le cercle de ses amis et des connaissances européens s'élargit significativement.

Que Tourguéniev eût de nombreux contacts privilégiés parmi les Allemands n'est pas étonnant en soi : après les nombreux séjours que l'écrivain avait passés, avant 1870, dans le pays de Goethe, dont les sept dernières années à Baden-Baden, l'écrivain pouvait être fier de compter parmi ses amis et connaissances proches un grand nombre d'Allemands dont, entre autres, le poète et écrivain Paul Heyse, le nouvelliste Theodor Storm, le poète lyrique Eduard Mörike, le peintre Adolph von Menzel, le journaliste et historien littéraire Julian Schmidt, l'écrivain Theodor Fontane, le poète Georg Herwegh, l'homme de lettres Berthold Auerbach, l'écrivain et dessinateur Ludwig Pietsch, etc.¹³⁵⁵

En Angleterre, que Tourguéniev avait commencé à découvrir dès 1847, alors qu'il s'était rendu, pour la première fois à Londres, l'écrivain avait eu le temps de faire beaucoup de rencontres, essentiellement parmi ses collègues hommes de lettres. L'écrivain et le traducteur déjà cité plus haut, Ralston, mais aussi Thomas Carlyle, l'homme politique Benjamin Disraeli, l'historien et l'écrivain Thomas Macaulay, le romancier Guillaume Thackeray, les poètes Monckton Milnes et Algernon Swinburne, l'universitaire Benjamin Jowett – voici la liste, non exhaustive elle aussi, des différentes personnes que Tourguéniev côtoyait lors de ses voyages

¹³⁵⁴ Ощепков А.Р., *op. cit.*, c. 41.

¹³⁵⁵ Ces informations furent puisées sur la page du projet « Tourguéniev et Allemagne » créée sur initiative de la Bibliothèque Tourguéniev à Moscou. Auteurs : Galina Mouratova et Lioudmila Petrach. <http://nasledie.turgenev.ru/stat/tg/face8.htm>, consulté le 19 juillet 2014, à 12h25.

en Angleterre. À mesure que grandissait sa réputation littéraire, les occasions de se rendre dans le Royaume se multipliaient. Dans les années 1870, ce n'était pas uniquement pour quelque visite privée que Tourguéniev se rendait en Angleterre : en 1871, il fut invité à prononcer un discours en l'honneur de Walter Scott dont le centenaire était alors célébré en Ecosse et, huit ans plus tard, il se rendit à Oxford – non plus à des fins touristiques, comme par le passé, mais pour se voir délivrer l'honorable grade de Docteur de droit général – pour la première fois dans l'histoire cette distinction était délivrée par les autorités de l'Université d'Oxford à un homme de lettres¹³⁵⁶.

Mais c'est très certainement en France que la situation de Tourguéniev changea de façon la plus spectaculaire. En arrivant à Paris en novembre 1871, Tourguéniev se trouvait, ainsi que nous l'avons vu plus haut, dans un état d'esprit très différent de ce qu'il avait pu expérimenter lors des années précédentes : beaucoup plus ouvert et plus tolérant. Il n'est pas étonnant que ce ne soit qu'à partir du moment de ce nouveau départ avec la France que Tourguéniev se mit à se faire des amis parmi les Français (sans compter les Viardot, bien entendu). Le cas le plus représentatif sur ce plan est celui de Gustave Flaubert, l'ami le plus cher de Tourguéniev pour les dix-sept ans à venir.

Les deux hommes de lettres se rencontrèrent en février 1863 à un des « dîners Magny », fondés une année plus tôt par un groupe d'écrivains et d'artistes dont le dessinateur Paul Gavarni, Sainte-Beuve et les frères Goncourt¹³⁵⁷. Le lendemain de l'événement, Tourguéniev envoyait une lettre à Flaubert, la première d'une longue série : « Cher Monsieur »¹³⁵⁸ - c'est en ces termes que Tourguéniev s'adressait, le 17 février (1 mars) 1863, à celui qui allait devenir un de ses amis les plus proches, en lui envoyant un de ses ouvrages. « Chers Monsieur Flaubert »¹³⁵⁹, écrivait-il-lui une semaine plus tard, en réponse à un mot que l'auteur de *Madame Bovary* lui avait envoyé peu avant et dans lequel il lui exprimait son admiration devant la lecture qu'il venait d'effectuer : « Depuis longtemps, vous êtes pour moi un maître. Mais plus je vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement »¹³⁶⁰. Le début d'une longue et sincère relation fut ainsi établi. Il faudra cependant du temps pour que celle-ci puisse s'épanouir véritablement. « Mon cher confrère »¹³⁶¹, s'adressait Tourguéniev à Flaubert en avril 1863.

¹³⁵⁶ К. Чуковский, « Тургенев в Оксфорде »// *Литературная Россия*, № 41, 1968.

¹³⁵⁷ Anne Martin-Fugier, « Convivialité masculine au XIXe siècle : les dîners Bixio et Magny », *Romantisme* 3/2007 (n° 137), p. 53.

¹³⁵⁸ Lettre à G. Flaubert, 17 février (1 mars) 1863, Paris.

¹³⁵⁹ Lettre à G. Flaubert, 7 (19) mars 1863, Paris.

¹³⁶⁰ Gustave Flaubert, *Correspondance*, Choix et présentation de Bernard Masson, Texte établi par Jean Bruneau, Gallimard, 1998, p. 446.

¹³⁶¹ Lettre à G. Flaubert, 6 (18) avril 1863, Paris.

Cinq ans plus tard, alors que les deux hommes s'étaient un peu perdus de vue, Ivan Tourguéniev répondit à une lettre de Flaubert dans laquelle celui-ci exprimait son envie de reprendre contact : « Mon cher ami [...] il y a peu d'hommes, de Français surtout, avec lesquels je me sente si tranquillement à mon aise et si éveillé en même temps »¹³⁶², avoue Tourguéniev dans cette même lettre – un compliment suprême de la part de celui qui, en 1868, était encore un francophobe convaincu. « Mon cher ami » se maintiendra durant quelques années encore – une adresse cordiale mais qui manque encore de la familiarité de « Mon vieux Flaubert »¹³⁶³, de « mon bon vieux Flaubert »¹³⁶⁴ et « mon cher vieux »¹³⁶⁵ vers lesquels elle évoluera dans les années à venir, dans des lettres de plus en plus empreintes de chaleur et de confiance amicale.

Dix-sept ans d'une amitié « sans nuage », pour reprendre les termes d'Alexandre Zviguilsky à son propos¹³⁶⁶ - un terme parfait pour qualifier la relation entre les deux hommes de lettres. Initialement attirés l'un envers l'autre par un réciproque mouvement d'admiration littéraire, les deux écrivains partagèrent, durant ces nombreuses années, une sympathie profonde, un amour fraternel qui trouva son expression dans la correspondance des deux amis, dans les visites réciproques mais aussi dans une collaboration régulière des deux hommes : Tourguéniev traduisit plusieurs œuvres de Flaubert – deux des trois *Contes*, « Hérodiade » et « La Légende de Saint Julien l'Hospitalier », en vue de leur publication en Russie, dans le *Messenger de l'Europe* de Stassioulévitch. Flaubert participa, de son côté, à quelques travaux de rédaction en français suscités par son ami russe, en révisant parfois à sa demande quelques traductions. Lorsque, en 1879, *Guerre et paix* de Tolstoï fut traduit en français par la princesse Irina Paskévitcha et que la traductrice sollicita le concours de Tourguéniev dans l'édition de sa traduction en France, c'est à Flaubert qu'incomba la tâche de relecture du texte avant la parution.

L'amitié des deux hommes fut véritablement fusionnelle, et la disparition de Flaubert, en 1880 sera un coup dur pour Tourguéniev. « Je n'ai pas besoin de vous parler de mon chagrin : Flaubert a été l'un des hommes que j'ai le plus aimé au monde »¹³⁶⁷, écrira-t-il à Émile Zola à la mort de son grand ami, qu'il apprendra lors de son séjour en Russie, en pleine préparation à la cérémonie de l'inauguration de la statue à l'effigie de Pouchkine. « Ce n'est pas seulement

¹³⁶² Lettre à G. Flaubert, 14 (26) mai 1868, Baden-Baden.

¹³⁶³ Lettre à G. Flaubert, 9 (21) mars 1872, Paris.

¹³⁶⁴ Lettre à G. Flaubert, 29 septembre (11 octobre) 1875, Bougival.

¹³⁶⁵ Lettre à G. Flaubert, 7 (19) mai 1877, Paris.

¹³⁶⁶ Alexandre Zviguilsky, « Introduction » à *Gustave Flaubert - Ivan Tourgueniev, Correspondance*, texte édité, préfacé et annoté par A. Zviguilsky, Paris, Flammarion, 1989, p. 14.

¹³⁶⁷ Lettre à E. Zola, 11 (23) mai 1880, Spasskoïé.

un grand talent qui s'en va, c'est un être d'élite, et un centre pour nous tous »¹³⁶⁸, ajoutera-t-il également. Après le départ de Flaubert, Tourguéniev fit tout pour honorer sa mémoire en tant qu'écrivain, un des plus brillants de son temps : il fonda un Comité en vue de récolter des fonds pour un monument à Flaubert et n'hésita pas à solliciter la participation des admirateurs russes de l'auteur de *Madame Bovary* à cette entreprise, au prix de critiques virulentes.

L'amitié d'Ivan Tourguéniev avec Flaubert était la plus forte parmi toutes ses nouvelles relations en France, mais elle n'était pas sa seule relation française amicale, durant les années 1870. Le 2 (14) avril 1874, eut lieu le premier dîner de cinq écrivains, dit le « Groupe des Cinq » ou comme ils s'appelaient encore – une idée d'Ivan Tourguéniev – le « Groupe des auteurs sifflés » : Tourguéniev, Zola, Edmond de Goncourt, Daudet et Flaubert – les cinq hommes de lettres ayant vécu un échec cuisant dans le domaine de la dramaturgie. Les écrivains se réunissaient tous les mois – dans la mesure du possible, bien sûr – d'abord au Café Riche, ensuite dans d'autres établissements similaires de Paris, pour partager un bon repas et une discussion amicale. Les hommes s'appréciaient mutuellement... tout en ayant parfois des avis assez tranchés les uns au sujets des autres.

Ivan Tourguéniev vécut une relation à part avec chacun d'entre eux. Alphonse Daudet, par exemple, s'était épris d'admiration pour les écrits de Tourguéniev dès sa jeunesse, lorsqu'il avait eu l'occasion de lire les *Récits d'un seigneur russe*, la version des *Mémoires d'un chasseur* proposée par Charrière¹³⁶⁹. Plus tard, il se laissa inspirer par la prose tourguénievienne dans l'écriture de certaines des *Lettres de mon moulin*, et dédia à Tourguéniev un essai biographique rendant hommage au grand sens esthétique, à la capacité de son ami et maître russe de sentir la nature dans toute sa plénitude, ainsi qu'à son savoir-faire littéraire. Tourguéniev, quant à lui, aida Daudet à se faire publier en Russie : l'écrivain signa pas moins de vingt-sept correspondances dans le journal *Temps nouveau* entre 1878 et 1879¹³⁷⁰.

Émile Zola considérait lui aussi Tourguéniev comme son maître doublé d'un guide spirituel en quelque sorte : l'écrivain russe appuya la candidature de l'auteur de *La Faute de l'abbé Mouret* auprès de l'éditeur Stassioulévitch, ce qui fournit à Zola du travail au moment où sa réputation littéraire était encore à faire¹³⁷¹.

¹³⁶⁸ Lettre à E. Zola, 11 (23) mai 1880, Spasskoïé.

¹³⁶⁹ Александр Звигильский, «Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке)»// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция, op. cit.*, c. 118.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, c. 117.

¹³⁷¹ Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=30, consulté le 19 juillet 2014 à 19h20.

Un autre écrivain proche de Tourguéniev durant les années 1870 était sans aucun doute Guy de Maupassant. Plus jeune que la plupart des collègues de plume que l'écrivain russe fréquentait durant cette dernière étape parisienne de sa vie, Maupassant compte parmi ceux des écrivains sur lesquels Tourguéniev exerça l'influence la plus importante, comme le démontre Alexandre Zvigilsky dans son article « Influence de l'œuvre de Tourguéniev sur l'œuvre de Maupassant » (« Влияние творчества Тургенева на творчество Мопассана »)¹³⁷². C'est à la fin de l'année 1878 que Tourguéniev rencontra le futur auteur de « Boule de suif », jeune journaliste alors et protégé de Flaubert. Après avoir longuement côtoyé l'homme de lettres russe, Maupassant consacra plusieurs articles à Tourguéniev dont le premier fut publié dans *Le Gaulois* sous le titre « L'Inventeur du mot "nihilisme" » (1880), le billet dans lequel il réussit à retracer tout le parcours littéraire de Tourguéniev, en mettant les accents sur les points forts de son œuvre percutante, actuelle et objectivement engagée. Lorsque, encouragé par Flaubert, Maupassant se lança dans l'écriture littéraire et publia son premier récit, « Boule de suif », Tourguéniev était parmi ceux qui reconnurent et saluèrent chaleureusement le talent narratif du jeune auteur. Après la disparition de Gustave Flaubert, le mentor de Maupassant, Tourguéniev se chargea de le conseiller et de le guider, lorsque cela était nécessaire. Reconnaisant, Maupassant lui dédia son premier recueil *La Maison Tellier*, en 1881. Tourguéniev fit également beaucoup pour faire connaître les œuvres de Maupassant auprès du public russe : c'est grâce à sa recommandation que le récit « En famille » fut traduit et publié dans le journal de Stassioulévitch, mettant ainsi le début à l'exportation de l'œuvre de son jeune protégé vers l'Est, en Russie.

À ces quelques littérateurs, qui constituait l'entourage régulier de Tourguéniev dans les années 1870, il faut ajouter George Sand que Tourguéniev avait rencontrée en 1845 à Courtavenel, chez les Viardot¹³⁷³. Après cette première entrevue, l'auteur de *Consuelo* et l'écrivain russe eurent peu de contacts jusqu'en 1870¹³⁷⁴, lorsqu'ils se revirent enfin. Tourguéniev rendit plusieurs visites à George Sand à Nohant dans les années 1870, parfois en compagnie des Viardot, parfois seul. Malgré une opinion mitigée sur ses œuvres, Tourguéniev nourrit pour elle un grand respect doublé d'une sympathie humaine indéniable. Michelet fit partie des contacts privilégiés de Tourguéniev à Paris lui aussi. Les deux hommes firent connaissance par l'intermédiaire de Louis Viardot et l'historien français sollicita son ami russe

¹³⁷² Александр Звигильский, « Влияние творчества Тургенева на творчество Мопассана »// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция, op. cit.*, с. 183-197.

¹³⁷³ Александр Звигильский, « Полина Виардо и Тургенев в Ноане у Жорж Санд »// *Тургеневские чтения*, Составитель и научный редактор Е.Г. Петраш, №5, Москва, «Книжица», 2011, с. 82.

¹³⁷⁴ *Ibid.*

durant la rédaction de *L'Histoire du XIX^e siècle*, notamment¹³⁷⁵. Hyppolyte Taine, Ernest Renan, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Edmond About – la liste des fréquentations de Tourguéniev dans les années 1870 est longue et les exemples ci-dessus, aussi représentatifs soient-ils, ne constituent pas la totalité du cercle d'amis et connaissances de Tourguéniev à Paris durant cette période. Ils permettent de comprendre au moins une chose : en s'installant à Paris dès novembre 1871, Tourguéniev ne se condamnait pas du tout à la vie de solitaire qu'il avait connue à la fin des années 1850, bien au contraire. Non seulement il était en permanence entouré de sa famille de cœur, mais il se fit beaucoup d'amis parmi ses collègues de plume – condition indispensable pour se sentir à sa place dans une grande ville étrangère comme Paris.

À la lumière de tous ces éléments, nous pouvons dire que l'intégration de Tourguéniev en France, dans les années 1870, fut un succès. Plus encore : certains de ses contemporains témoignent, dans leurs souvenirs se rapportant à cette période, du comportement quelque peu « français » de l'écrivain. En septembre 1883, dans ses *Mémoires*, Piotr Boborykine disait par exemple au sujet de Tourguéniev qu'au contact avec les Français, celui-ci se transformait en un Européen – bien plus que la plupart de ses compatriotes. « Это происходило главным образом оттого, что он употреблял новейший, несколько жаргонный парижский язык »¹³⁷⁶, sa maîtrise du français parlé lui conférant instantanément, selon Boborykine, une sorte d'aura très française. Journaliste et homme de lettres, Boborykine rencontra Tourguéniev à plusieurs reprises et il nota cette même particularité déjà du temps de la période badoise. Il lui trouva alors peu de choses en commun avec la population autochtone : « [...] в баденской своей вилле Тургенев смотрел настоящим туристом, полуфранцузом, полурусским, ничего не имеющим общего с туземным населением и местностью [...] »¹³⁷⁷. Même ses amis et connaissances français, pour qui Tourguéniev était pourtant l'incarnation même de la Russie, ne fût-ce que du fait de son physique, l'adoptèrent sans peine comme un des leurs, l'éducation de l'écrivain et sa profonde connaissance de la culture européenne et de la mentalité française lui permettant de réduire le fossé qui les séparait dans la communication quotidienne. Lorsque, en 1880, Guy de Maupassant voulut dédier un article à son ami moscovite, qu'il côtoyait de près depuis quelque temps, il dut déployer un vaste argumentaire pour persuader celui-ci d'accéder à sa demande et de lui accorder cette faveur, Tourguéniev n'étant pas très friand de

¹³⁷⁵ Александр Звигильский, « Тургенев – советчик Мишле »// Звигильский Александр, *Иван Тургенев и Франция, op. cit.*, с. 233-446.

¹³⁷⁶ П.Д. Боборыкин, *Из «Воспоминаний», Тургенев дома и за границей, op.cit.*, с. 9 : *Cela était surtout dû au fait qu'il utilisait une langue parisienne très nouvelle, quelque peu jargonneuse.*

¹³⁷⁷ [...] *Dans sa villa de Bade, Tourgueniev apparaissait comme un vrai touriste, moitié Français, moitié Russe, sans aucune relation avec la localité ou la population du coin [...].*

publications biographiques à son sujet. « Vous êtes célèbre », tentait de le convaincre Maupassant dans sa lettre du 16 novembre 1880, et en plus « vous êtes presque un Français »¹³⁷⁸. Après quelques hésitations, Tourguéniev donna son accord à Maupassant et c'est ainsi que l'article « L'Inventeur du mot "nihilisme" » parut le 21 novembre 1880, dans *Le Gaulois*, retraçant le parcours de « [...] Ivan Tourgueneff, un Parisien bien connu chez nous [...] »¹³⁷⁹.

Le long retour de Tourguéniev vers la Russie

Tourguéniev – un « presque Français », un « Parisien », ou tout du moins un Russe désormais bien intégré dans la vie de son pays accueil. Cette nouvelle situation, comment se répercute-t-elle sur son sentiment d'appartenance, dans un contexte de prise de distance par rapport à la Russie qui fut le sien durant les années 1860 ? Quelle est la relation entretient-il avec son pays natal à présent ? La réponse est : si pendant la majeure partie des années 1870, son rapport à la Russie reste difficile, Tourguéniev n'en entame pas moins un difficile retour vers ses racines durant cette même période. Sa réconciliation avec la patrie sera longue et demandera quelques efforts de sa part : Tourguéniev devra apprendre à mettre de côté le sentiment de rejet qui l'avait animé durant plusieurs années vis-à-vis du régime russe, à accepter la nouvelle mentalité qui s'était formé au sein de la société russe au lendemain de la réforme paysanne de 1861 et aussi à fermer les yeux, par moments, sur l'incompréhension générale qu'il rencontrerait dans l'opinion publique russe concernant ses choix littéraires et de vie. Le chemin vers la réconciliation sera, comme dit plus haut, prolongé mais finalement réussi. Voici, en quelques mots, le déroulement de ce processus que l'on pourrait diviser en plusieurs étapes distinctes dont chacune fut marquée par un pas de plus vers le rapprochement définitif de Tourguéniev de sa patrie.

D'abord, au début des années 1870, rien ne semble avoir changé dans les relations entre Tourguéniev et son pays natal par rapport à la décennie précédente. Tout comme auparavant, l'opinion publique et les milieux littéraires russes se montraient extrêmement critiques vis-à-vis de lui et de son œuvre. Les lecteurs russes n'arrivaient toujours pas à accepter les quatre vérités que l'écrivain leur avait jetées à la figure dans *Fumée*, à partir de Bade qui plus est. On le disait fini, on l'accusait d'avoir épuisé son talent dans le confort de l'Occident, on lui reprochait un manque de sentiment patriotique¹³⁸⁰. De son côté Tourguéniev, habitué aux

¹³⁷⁸ Александр Звигильский, «Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке)», *op. cit.*, с. 116.

¹³⁷⁹ Guy de Maupassant, « L'Inventeur du mot "nihilisme" » dans Guy de Maupassant, *Chroniques 1, 22 octobre 1876 – 23 février 1882*, Préface d'Hubert Juin, Union Générale d'Éditions, Paris, 1980, p. 101.

¹³⁸⁰ Е.И.Кийко, « Комментарии: И.С.Тургенев. Дым », *op. cit.*, с. 530-543.

critiques depuis *Pères et fils*, défendit bec et ongle la position prise dans le roman. L'incompréhension générale qu'il avait suscitée en Russie ne faisait pas bien sûr qu'accentuer le sentiment de rejet qui s'était formé depuis quelque temps dans son esprit. Lorsqu'il se rendait en Russie à présent, ce qui arriva entre février et avril 1871 ainsi qu'en mai-juin 1872, rien ne semblait pouvoir briser la glace : Tourguéniev vécut chacune de ces excursions dans le pays comme une contrainte alors, créée par une nécessité de travail ou encore pire – par un besoin d'ordre financier. « Je commence à me lasser de Pétersbourg. J'ai dû y rester pour prendre un peu l'air du pays ; maintenant il faut partir et pousser, talonner les affaires, pour revenir au plus vite ! »¹³⁸¹, écrit-il à Pauline Viardot en février 1871, pressé de retrouver les siens à Londres et peinant à retrouver ses marques dans le pays : « [...] la société ne me convient pas : il y règne une odeur d'huile de sacristie, qui m'écœure. Cela ne me convient pas et ne leur conviens pas. [...] Il est évident que je ne me sentirai bien à mon aise et tranquille tout à fait que quand je serai de nouveau près de tout ce que j'aime au monde »¹³⁸², rapporte-t-il quelques jours plus tard de Moscou. Bilan similaire lors du retour de l'écrivain dans les pénates natales l'année suivante : mêmes sensations, même accueil. « Признаюсь, нет большой охоты рассказывать даже то небольшое, что я здесь видел и слышал. Кажется, все ползет по-старому [...] »¹³⁸³, raconte-t-il à Annenkov cette fois. Seule peut-être la quiétude ancestrale de Spasskoïé parvient à ranimer son attachement envers le pays. « [...] я ничего не знаю прелестнее наших орловских старых садов – и нигде на свете нет такого запаха и такой зелено-золотистой серости (вот Вам новое слово) под чуть-чуть лепечущими липами в этих узких и длинных аллеях, заросших шелковистой травкой и земляникой. Чудо! »¹³⁸⁴, lisons-nous dans la même lettre à Annenkov. Une fois de plus, le sentiment de la nature vient au secours de celui de la patrie. Mais voilà qu'une violente attaque de goutte survient, anéantissant le peu de bonnes impressions que l'écrivain semble s'être faites de son passage en Russie. Si bien qu'en 1873 Tourguéniev préféra se rendre à Carlsbad afin d'y soigner sa maladie, plutôt que d'aller en Russie.

Ensuite, entre 1874 et 1876, un premier et timide mouvement de rapprochement marquera la relation de Tourguéniev à la Russie. C'est pourtant sans grand enthousiasme que

¹³⁸¹ Lettre à P. Viardot, 22 février (6 mars) 1871, Saint-Pétersbourg.

¹³⁸² Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1871, Moscou.

¹³⁸³ Lettre à P. Annenkov, 14 (26) juin 1872, Moscou : *J'avoue ne pas avoir grande envie de raconter ne fût-ce que le peu de ce que j'ai vu et entendu ici. La routine, semble-t-il [...].*

¹³⁸⁴ Lettre à P. Annenkov, 14 (26) juin 1872, Moscou : *[...] je ne connais rien de plus délicieux que nos vieux parcs d'Orel, nulle part ailleurs il n'existe un tel parfum, une telle griseur (je vous offre ce nouveau mot) d'un vert scintillant sous les tilleuls qui frémissent à peine dans ces longues allées étroites, parsemées de fraisiers et d'herbes soyeuses. Une merveille !*

l'écrivain se mit en route pour le pays en avril 1874, après plus d'un an de pause pendant laquelle il ne cessa pas de suivre l'évolution des événements dans la « *cara patria* »¹³⁸⁵. Ceux-là ne lui offraient malheureusement que peu de réconfort : « Я таки почитываю расейские газеты и журналы... вкусно, нечего сказать »¹³⁸⁶, avouait-il à Annenkov au printemps 1873, en commentant les publications russes relatives aux mesures de plus en plus drastiques prises par le gouvernement contre la montée du mouvement révolutionnaire. « Темное и не совсем даже понятное время наступает на Руси »¹³⁸⁷, écrivit-il quelques mois plus tard à Avdeïev. On peut imaginer l'état d'esprit dans lequel Tourguéniev se trouvait en retrouvant le chemin de la Russie natale en avril 1874. Son abondante correspondance d'alors montre le changement progressif qui s'opérait dans son esprit au fur et à mesure que son séjour avançait. D'abord nostalgique – comme toujours – du foyer des Viardot (« Il y a aujourd'hui dix jours que j'ai quitté Paris, c'est la 9^{me} partie de l'absence qui s'est écoulée – patience – les autres 8 passeront aussi [...] »¹³⁸⁸, écrit-il à peine arrivé en Russie), il se montre rapidement impatient de replonger dans l'atmosphère du pays pour accumuler des impressions qu'il transformerait en images littéraires par la suite : « Je vois beaucoup de monde, je fais des études à force, en haut, en bas, de tous côtés, je voudrais être comme une éponge pour pomper toute sorte de matériaux que je dégorgerai plus tard – je vous demande pardon de cette comparaison peu élégante »¹³⁸⁹. Beaucoup de découvertes agréables attendaient Tourguéniev lors de ce séjour en Russie, à en juger par ses lettres : il y fait état d'une meilleure disposition des jeunes Russes vis-à-vis de sa personne (« La jeune génération a beaucoup plus de bienveillance pour moi [...] »¹³⁹⁰), raconte quelques innovations inattendues qu'il put découvrir, comme l'ouverture d'une colonie pour jeunes détenus, conçue d'après un modèle français, qu'il visita dans les environs de Saint-Pétersbourg¹³⁹¹, rapporte sa découverte de quelques compositeurs russes dont Moussorgski : « C'est un peu wagnérien, mais beau et pénétrant. – Allons, allons, messieurs les Russes !! »¹³⁹². Ce séjour réconfortant devait couronner les bonnes impressions que Tourguéniev était en train de se constituer mais un nouvel accès de goutte particulièrement violent en décida autrement. Tourguéniev se trouva cloué au lit durant plusieurs semaines.

¹³⁸⁵ Lettre à L. Pietsch, 1 (13) juin 1874, Moscou.

¹³⁸⁶ Lettre à P. Annenkov, 23 mars (4 avril) 1873, Paris : *Je parcours les journaux et les magazines russes... je ne peux pas vous dire à quel point tout cela est délicieux.*

¹³⁸⁷ Lettre à M. Avdeïev, 19 (31) janvier 1874, Paris : *La Rus s'enfoncé dans des temps sombres et que l'on ne comprend même pas tout à fait.*

¹³⁸⁸ Lettre à P. Viardot, 10 (22) mai 1874, Saint-Pétersbourg.

¹³⁸⁹ Lettre à P. Viardot, 15 (27) mai 1874, Saint-Pétersbourg.

¹³⁹⁰ Lettre à P. Viardot, 15 (27) mai 1874, Saint-Pétersbourg.

¹³⁹¹ Lettre à P. Viardot, 21 mai (2 juin) 1874, Saint-Pétersbourg.

¹³⁹² Lettre à P. Viardot, 22 mai (3 juin) 1874, Saint-Pétersbourg.

Incapable de disposer librement de lui-même et dans l'impossibilité de rejoindre sa famille à Paris, il se montre de nouveau implacable : si chacun de ses séjours en Russie doit être accompagné d'une telle « surprise », il préfère se passer desdits séjours. « Voilà trois fois de suite que j'ai la goutte en Russie au mois de juin. – Basta cosi. – Je ne reviendrai plus admirer les beautés de mon jardin. Que le diable l'emporte ! »¹³⁹³, écrivit-il en juin à Pauline Viardot, excédé par sa situation. Cette même conclusion revient dans la plupart de ses lettres, que celles-ci datent de son séjour en Russie ou qu'elles aient été expédiées après le retour de l'écrivain sur le continent européen, tous correspondants confondus : « Это в третий раз сряду родина моя меня так награждает. Вот и люби ее после этого! »¹³⁹⁴, « Ah, *cara patria* n'a pas été aimable envers moi – cela ne donne pas envie de lui dire : au revoir ! »¹³⁹⁵, « Рвение мое к родине эта штука несомненно охладила: три раза сряду приезжаю я сюда – и три раза уезжаю с подаргой – и всякий раз в сильнейшей прогрессии »¹³⁹⁶, « Вот третий раз, как я приезжаю в Россию, и третий раз сряду, как она дарит меня таким приятным гостинцем. Результатом последнего ее знака внимания – мое твердое решение более не подвергаться ему, и потому я говорю и ей, и, разумеется, моей литературной деятельности окончательное «прости»¹³⁹⁷. L'année suivante (1875) Tourguéniev ne retourna pas dans son pays, conformément à ses intentions. Durant cette même période, Tourguéniev continua à suivre l'évolution de la situation en Russie, tout en constatant – non sans regret – dans ses lettres la montée de la réaction : durcissement de la censure¹³⁹⁸, propagation de la théorie du panslavisme...

Il faudra attendre l'an 1876 et le début des tensions sur la scène internationale, à la suite de l'action militaire perpétrée par la Turquie à l'encontre des populations non-musulmanes dans la partie des Balkans sous son contrôle, pour voir s'amorcer une nouvelle étape dans le rapprochement de Tourguéniev vers son pays. L'intervention de la Russie dans le conflit, au nom de la défense des autres nations slaves, mobilisa toute l'opinion publique russe, dans un élan de patriotisme important. L'écrivain n'échappa pas non plus à ce mouvement général. Contraint de vivre loin de son pays à un moment grave de son histoire, sur le territoire d'un

¹³⁹³ Lettre à P. Viardot, 16 (28) juin 1874, Spasskoïé.

¹³⁹⁴ Lettre à I. Vrevskaïa, 16 (28) juin 1874, Spasskoïé : *C'est la troisième fois en suivant que la patrie me récompense ainsi. Allez l'aimer après cela !*

¹³⁹⁵ Lettre à C. Chamerot, 19 juin (1 juillet) 1874, Spasskoïé.

¹³⁹⁶ Lettre à I. Polonski, 16 (28) juillet 1874, Saint-Petersbourg : *Ma ferveur pour la patrie s'est indubitablement refroidie : c'est la troisième fois que je reviens ici pour en repartir avec la goutte, et chaque fois un peu plus fort.*

¹³⁹⁷ Lettre à M. Avdeïev, 1 (13) août 1874, Carlsbad : *C'est la troisième fois que je reviens en Russie et la troisième fois en suivant qu'elle m'honore de ce sympathique cadeau. En réponse à ce dernier signe d'attention je présente ma ferme résolution de ne plus m'y soumettre, et voilà pourquoi je lui dis à elle et, évidemment, à mon activité littéraire « adieu » pour de bon.*

¹³⁹⁸ Lettre à M. Avdeïev, 30 décembre 1874 (11 janvier 1875), Paris.

pays ennemi qui plus est (la France, l'Angleterre et l'Allemagne ayant formé un bloc d'opposition à la Russie dans ce conflit), il se montre très soucieux par le déroulement des événements. « Здесь ходят самые страшные слухи о положении нашего войска в Бессарабии [...] [...] если вы знаете что-нибудь верное, напишите. Мое патриотическое чувство очень беспокоится »¹³⁹⁹, demande-t-il à Stassioulevitch déjà en décembre 1876, alors que la guerre n'était pas encore annoncée officiellement. « Очень мы все озабочены близостью и неизбежностью войны. Общественное мнение раздражается противу нас – и особенно Англия подливает масла в огонь. У каждого русского невольно сжимается сердце при мысли о будущем »¹⁴⁰⁰, dit-il quelques mois plus tard à un autre de ses correspondants. Et lorsque le conflit atteint son paroxysme, au moment du siège de Plevna, un sentiment de honte vient s'ajouter à ses inquiétudes pour le sort de ses compatriotes impliqués dans la guerre : « При теперешнем ужасном положении наших дел, [...] русскому приличнее всего спрятаться в нору – если он не может оказать деятельную помощь своей родине. А что я могу сделать? »¹⁴⁰¹, confesse-t-il dans une lettre à son frère Nikolaï, en septembre 1877. Ces différentes émotions, dont les lettres de l'écrivain sont littéralement remplies durant toute la période de la guerre (les exemples ci-dessus sont assez représentatifs de ce qu'on peut trouver dans sa correspondance de 1877-1878) montrent à quel point le sort de la Russie préoccupait Tourguéniev malgré son parti pris *a priori* défavorable ; l'éloignement géographique ne tuait pas le patriotisme du Russe.

Enfin, durant les dernières années de sa vie, on peut dire que l'écrivain revint presque totalement sur son opinion sur la Russie, même s'il faut d'emblée souligner le *statu quo* de celle-ci concernant la situation politique intérieure, que Tourguéniev ne trouva jamais totalement satisfaisante. A partir de 1879, le rapport qu'il entretenait avec ses compatriotes s'adoucit substantiellement. Ce changement fut en partie lié à l'accueil que Tourguéniev reçut lors de son voyage en Russie en février-mars 1879 : à Saint-Pétersbourg comme à Moscou, l'écrivain fut littéralement acclamé par ses lecteurs. Dans les deux capitales, des dîners en honneur de l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* furent organisés, on le sollicita pour des conférences et des lectures publiques, il reçut des dizaines de visites de la part de ses

¹³⁹⁹ Lettre à M. Stassioulevitch, 18 (30) décembre 1876, Paris : *Les bruits les plus terribles courent ici au sujet de nos troupes en Bessarabie [...] [...] si vous avez des informations fiables, écrivez-moi. Mon sentiment patriotique me donne bien du souci.*

¹⁴⁰⁰ Lettre à A. Golovine, 3 (15) avril 1877, Paris : *Nous sommes tous très préoccupés par l'approche inévitable de la guerre. L'opinion publique nous est hostile et l'Angleterre met particulièrement de l'huile sur le feu. Chaque Russe a le cœur serré malgré lui en pensant à l'avenir.*

¹⁴⁰¹ Lettre à N. Tourguéniev, 5 (17) septembre 1877, Bougival : *Vu la tournure désastreuse des événements pour nous [...], un Russe a surtout envie de se cacher dans son terrier s'il ne peut être d'aucune utilité pratique à sa patrie. Et que puis-je faire ?*

admirateurs. Plus qu'une question de gloire, que l'écrivain n'avait jamais recherché par ailleurs, cette simple reconnaissance de son travail fut comme un baume pour son cœur. « Этот возврат ко мне молодого поколения очень меня порадовал, но и взволновал порядком »¹⁴⁰², racontait Tourguéniev à Toporov, son homme de confiance en Russie à l'époque. Le triomphe réservé pour lui en Russie fut inattendu pour l'écrivain. Son roman *Terres vierges* était sorti au début 1877, suscitant, comme d'habitude bien des polémiques, critiques et virulentes¹⁴⁰³. La jeune génération s'y était cependant reconnue, ce qui valut à l'auteur du roman une grande reconnaissance à son passage en Russie. De retour à Paris, l'écrivain fit part, dans une lettre à Annenkov, de demandes de rester au pays, reçues de la part des jeunes qu'il avait rencontrés en grand nombre : « Как они просили меня в России вернуться туда, остаться там – конечно, не для того чтобы сделаться «вождем» (это не в моей натуре – да и не в данных условиях современности) – но центральным пунктом, знаменателем... »¹⁴⁰⁴. Surpris et ému, Tourguéniev se rendait bien sûr compte de l'impossibilité de satisfaire à cette requête. Cependant, son cœur de vieux libéral reçut le message. L'homme de lettres et d'Etat Alexeï Koni, qui avait connu Tourguéniev précisément dans les années 1870, rapporta dans ses souvenirs ce moment remarquable dont il avait été témoin :

Старые, односторонние, предвзятые и подчас продиктованные личным нерасположением и завистью нападки на автора «Отцов и детей» [...] давно прекратились, и снова симпатии всего, что было лучшего в русском мыслящем обществе, обратились к нему. Особенно восторженно относилась к нему молодежь. Ему приходилось убеждаться в заслуженном внимании и теплом отношении общества почти на каждом шагу, и он сам с милой улыбкой внутреннего удовлетворения говорил, что русское общество *его простило*.¹⁴⁰⁵

Le changement d'attitude du grand public envers son œuvre frappa Tourguéniev et ébranla sa résolution de terminer ses jours en Europe où il se sentait, sinon davantage chez lui, en tout cas

¹⁴⁰² Lettre à A. Toporov, 20 février (4 mars) 1879, Moscou : *Ce retour vers moi de la jeune génération m'a beaucoup réjoui, mais également quelque peu ému.*

¹⁴⁰³ Н.Ф. Буданова, « Комментарии: И.С.Тургенев. Ночь »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, Москва, Наука, 1980, с. 518-535.

¹⁴⁰⁴ Lettre à P. Annenkov, 12 (24) avril 1879, Paris : *Comme ils m'ont demandé en Russie de retourner là-bas et d'y rester, bien sûr pas pour y faire office de « dirigeant » (ce n'est dans ma nature et de toute façon pas d'actualité dans les circonstances), mais de point central, d'ancrage...*

¹⁴⁰⁵ А.Ф. Кони, « Из книги « На жизненном пути », И.С.Тургенев »// И.С. Тургенев в воспоминаниях современников, в двух томах, Григоренко В.В., Макашина С.А., Машинский С.А., Рюриков Б.С., Орлов Б.Н., Том второй, *op.cit.*, с. 122 : *Les invectives à l'encontre de l'auteur de « Pères et enfants », dépassées, bornées, préconçues, dictées parfois par la frustration personnelle et la jalousie, [...] avaient cessé depuis longtemps et il attirait à nouveau la sympathie de tout ce qu'il y avait de meilleur au sein de la société pensante russe. La jeunesse lui manifestait un enthousiasme particulier. Il put se convaincre de l'attention soutenue dont il faisait l'objet et de sa grande popularité à pratiquement chacun de ses pas, et il disait avec un sourire débonnaire de satisfaction intérieure que la société russe lui avait pardonné.*

mieux accepté qu'en Russie. À présent que les choses avaient changé, l'écrivain envisageait plus volontiers la perspective de passer un peu plus de temps dans son pays. Si bien que, au début de l'année suivante, en 1880, alors il se mettait en route pour la Russie, il ne planifiait plus son retour, préférant garder toutes les options ouvertes : « Я еду в Россию, не знаю насколько, когда я оттуда вернусь »¹⁴⁰⁶, écrivait-il à Annenkov deux mois avant le départ, fermement décidé à s'attarder dans le pays avec lequel il s'était finalement réconcilié. Un mois plus tard, la résolution de Tourguéniev n'était pas entamée : « [...] я в первый раз еду на родину, не размышляя вовсе о том, когда я сюда вернусь – да и не желаю скоро вернуться [...] »¹⁴⁰⁷, disait-il à Tolstoï peu avant son départ. En 1880, Tourguéniev passa près de cinq mois en Russie. Il s'agit de son plus long séjour dans le pays depuis bien des années. Il en effectua un autre, tout aussi prolongé, l'année suivante, et profita ainsi pour la dernière fois – sans le savoir – de son domaine familial de Spasskoïé. Le chemin du retour de l'écrivain vers sa terre natale fut long et ponctué de bien des hésitations et des difficultés. Après de longues années d'éloignement, il finit par reprendre le chemin de la patrie. Cela se produisit au moment où son adaptation à la vie en Europe, en France, était la plus parfaite. Jamais auparavant, les deux pays, les deux continents, les deux cultures n'avaient pas été aussi proches de lui simultanément.

Tourguéniev et sa vie de passeur

En 1884, alors qu'il rédigeait ses souvenirs sur Tourguéniev, Pavel Annenkov nota dans l'introduction à « La Jeunesse d'Ivan Tourguéniev » (« Молодость И.С. Тургенева »)¹⁴⁰⁸ que son ami avait été le pionnier de l'expansion des lettres russes en Europe. Tourguéniev assumait ce rôle avec beaucoup de dignité et de modestie, souligne Annenkov, qui entretenait un lien d'amitié très étroit avec lui durant plus de trente-cinq ans. Les plus grands esprits européens avaient beau lui adresser leurs éloges, l'écrivain russe les recevait invariablement avec beaucoup de reconnaissance et d'humilité. George Sand, Carlyle, Guizot, Gambetta, Taine, Lamartine, etc., sans parler des amis proches parmi les hommes de lettres français – Flaubert, Zola, Maupassant, Daudet, Renan -, avaient tous témoigné leur admiration et leur respect vis-à-vis de l'œuvre de Tourguéniev de son vivant. Beaucoup d'entre eux auraient souhaité, dit

¹⁴⁰⁶ Lettre à P. Annenkov, 13 (25) novembre 1879, Bougival : *Je pars en Russie et j'ignore complètement quand j'en reviendrai.*

¹⁴⁰⁷ Lettre à L. Tolstoï, 28 décembre 1879 (9 janvier 1880), Paris : [...] *je retourne au pays pour la première fois, sans du tout me demander quand je reviendrai ici, et je ne désire pas non plus rentrer vite [...].*

¹⁴⁰⁸ П.В. Анненков, « Вступление. Молодость И.С. Тургенева »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, с. 605-609.

Annenkov, voir l'écrivain russe endosser officiellement le titre d'homme de lettres européen mais Tourguéniev était bien trop modeste pour accepter un tel honneur. « Напрасно большинство знаменитостей европейского мира слали ему одна за другой свои приветы»¹⁴⁰⁹, explique Annenkov, rien ne pouvait le convaincre du rôle exceptionnel qui était le sien pourtant de bien des points de vue, y compris dans l'histoire des relations culturelles entre la Russie et l'Europe occidentale. Sans prêter plus d'attention qu'il n'en fallait aux ovations auxquelles il avait droit de part et d'autre du continent européen, Tourguéniev se contentait, poursuit Annenkov, de mener son existence comme il l'avait toujours fait, si bien que, sans le vouloir, vers la fin de sa vie, il finit remplir un rôle important dans les cercles littéraires des différents pays européens : « [...] занял видное место перед тремя мирами – романским, германским и русским, которых знал одинаково хорошо [...]»¹⁴¹⁰. Lorsque, au printemps 1879, Moritz Necheles publia son article « Ivan Turgenjew. Eine Portretstudie » dans *Literaturblatt*, Tourguéniev tint à remercier l'homme de lettres autrichien pour la fine analyse qu'il y avait faite de son parcours. Il profita de sa lettre pour expliquer à Necheles son point de vue sur la question : « Если бы мне понадобилось назвать истинную основу своей деятельности – я бы, пожалуй, сказал так: «Я писал потому, что мне самому это доставляло искреннюю радость». Свой народ, человеческая жизнь, человеческие лица – вот определяющие данные; писатель делает из них, что может... и что он не в состоянии сделать иначе »¹⁴¹¹. Cette joie d'avoir chanté son pays dans ses œuvres fut doublée, pour l'écrivain, de la grande satisfaction d'avoir contribué à la diffusion des lettres et de la culture russe à l'étranger : « Считаю великим счастьем своей жизни, что я несколько приблизил свое отечество к восприятию европейской публики »¹⁴¹².

Tourguéniev fit en effet beaucoup pour la diffusion de la culture russe en Europe et en particulier en France. Il le fit à travers ses œuvres d'abord qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avaient été traduites en plusieurs langues au courant des années 1850-1870. Dans la seconde moitié du XIX^e, la plupart des Européens commencèrent leur initiation à la littérature russe avec un des écrits de Tourguéniev, qui dévoilaient chacun une des nombreuses facettes

¹⁴⁰⁹ *Ibid.*, c. 607 : *C'était en vain que la plupart des grands noms du monde européen lui envoyaient leurs salutations les uns après les autres.*

¹⁴¹⁰ *Ibid.*, c. 608 : *[...] a occupé une place en vue devant trois mondes, les monde roman, germanique et russe, qu'il connaissait tous aussi bien l'un que l'autre.*

¹⁴¹¹ Lettre à M. Necheles, 4 (16) avril 1879, Paris : *Si je devais nommer le vrai fondement de mon activité, je dirais sans doute ceci : « J'ai écrit parce que cela me procurait une véritable joie personnelle ». Mon peuple, la vie humaine, les visages humains, voilà mes données de base ; l'écrivain en fait ce qu'il peut...et ce qu'il n'est pas capable de faire autrement.*

¹⁴¹² *Je trouve que le grand bonheur de ma vie est d'avoir quelque peu rendu plus proche ma patrie dans la perception du public européen.*

de la vie russe : les coutumes des paysans, les mœurs de la petite noblesse de province, les légendes et les mythes russes traditionnels, sans oublier les paysages – les fameux paysages tourguéniens, typiquement russes, invariablement présents dans chacune de ses œuvres. Et, comme dit Mikhaïl Alexeïev, un des premiers philologues russes à avoir étudié la contribution de Tourguéniév dans la diffusion des lettres russes en Occident : « Любое произведение художественного слова, если оно возбудило к себе интерес иностранного читателя, естественно влечет к себе интерес к другим произведениям той же литературы. В этом смысле Тургенев действительно способствовал росту интереса и внимания к русской литературе вообще»¹⁴¹³.

Amoureux des lettres russes, Tourguéniév commença à initier le public francophone aux œuvres de ses auteurs préférés dès que son pied foula le sol français, dans les années 1840. Avec l'aide de Louis Viardot, Tourguéniév traduisit alors certaines œuvres de Pouchkine et de Gogol, comme il aida plus tard Mérimée dans ses traductions de Lermontov. Conscient des limites qui lui imposait le français en sa qualité de langue acquise et non pas maternelle, et tenant pour point d'honneur de ne jamais écrire qu'en russe, sa langue naturelle, Tourguéniév n'hésita pas à collaborer avec ses collègues francophones dans le cadre de leurs travaux de traduction des œuvres russes en français, en mettant ses lumières linguistiques et philologiques à leur service. Lorsqu'il s'agit de transmettre en langue russe quelque œuvre française que Tourguéniév tenait particulièrement en estime, l'écrivain n'hésitait pas à se mettre à l'ouvrage non plus : ainsi, il traduisit personnellement certaines œuvres de Flaubert – (*Hérodiade*, *La légende de Saint Julien l'hospitalier*) en vue de leur publication à Saint-Petersbourg.

L'œuvre traductive de Tourguéniév, aussi intéressante soit-elle¹⁴¹⁴, ne représente qu'une partie mineure de ses écrits malgré tout. En effet, ne s'attelant qu'exceptionnellement à une traduction, Tourguéniév joua bien plus souvent le rôle d'intermédiaire entre les différents acteurs des cercles littéraires russes et françaises (parfois même allemandes et anglaises), en sa qualité d'habitué des premiers comme des seconds. Par exemple, lorsqu'il fut question, à la fin des années 1870, de faire traduire en français *Capitaine Roukhnev* d'Alexeï Pissemski, c'est

¹⁴¹³ М.Н. Алексеев, « Тургенев - пропагандист русской литературы на Западе »// *Труды Отдела новой русской литературы*/ Институт литературы (Пушкинский Дом) АН СССР, Отдел новой русской литературы, ответственный редактор Б.С. Мейлах, Москва, Ленинград, Изд-во АН СССР, 1948, с. 40 : *N'importe quelle œuvre littéraire, si elle a éveillé l'intérêt d'un lecteur étranger, va naturellement éveiller de l'intérêt pour d'autres œuvres de cette littérature. A cet égard, Tourgueniev est vraiment parvenu à susciter l'intérêt et l'attention de manière générale pour la littérature russe.*

¹⁴¹⁴ Н.Г. Жекулин, «Тургенев - переводчик: вопросы теории и практики»// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы* / Москва, Санкт-Петербург, Альянс-Архео, 2009, с. 48-94.

Tourguéniev qui recommanda à l'écrivain les services de Victor Derély : « С г. Дерели я виделся уже три раза: мы проходили вместе с ним места в вашем романе, которые представляли ему затруднения. Он очень порядочный малый, французским языком владеет вполне, русский понимает, питает великое к вам уважение [...] »¹⁴¹⁵. Tourguéniev se chargea ensuite de la révision de la traduction faite par Derély ainsi que de la publication du roman de Pissemski en France. C'est grâce aux recommandations de Tourguéniev que furent traduits et qu'ensuite parurent, d'abord en France et puis dans d'autres pays européens, les œuvres d'Ostrovski, qu'il mit en relation avec le traducteur Émile Duran-Gréville, et surtout la plupart des œuvres de Léon Tolstoï, à commencer par *Guerre et paix* dont Tourguéniev révisa personnellement la traduction réalisée par une Russe – la princesse Maria Paskevitch –, avant de se charger de la publicité de l'œuvre : « Я раздал их [экземпляры перевода «Войны»] здешним влиятельным критикам (между прочим Тэну, Абу и др). Должно надеяться, что они пойму всю силу и красоту Вашей эпопеи »¹⁴¹⁶, tenait-il au courant Tolstoï à la fin de l'année 1879. Ce moment marqua le début de la reconnaissance européenne de Tolstoï.

Les collègues de plume français, allemands et anglais de Tourguéniev, connaissant l'ampleur de son érudition, n'hésitaient pas à s'adresser à lui lorsqu'ils avaient besoin de quelque information relative au monde russe. Ainsi, quand Jules Hetzel, le premier éditeur français de Tourguéniev, se préparait à faire paraître quelque œuvre portant sur la Russie ou ayant quelque trait à ce pays, il préférait vérifier la pertinence de son choix auprès de l'écrivain russe. Cela fut le cas notamment au milieu des 1870, lorsque Hetzel sollicita l'avis de Tourguéniev au sujet de *Michel Strogoff* de Jules Verne. L'écrivain lui livra ses impressions : « Le livre de Verne est invraisemblable – mais cela ne fait rien : il est amusant. L'invraisemblance est dans l'invasion de la Sibérie par le khan de Bokhara – de nos jours – c'est comme si je voulais représenter la France envahie par la Hollande »¹⁴¹⁷, jugea-t-il notamment avant de mettre l'éditeur français en contact avec l'ambassadeur de Russie en France, le comte Orlov, qu'il connaissait très bien personnellement et qu'il estimait pouvoir être d'une grande aide pour Hetzel. Tourguéniev joua le rôle de « consultant culturel », souvent et volontiers : en 1872, il aida son traducteur anglais Ralston à se procurer les livres dont celui-

¹⁴¹⁵ Lettre à A. Pissemski, 5 (17) mai 1879, Paris : *J'ai déjà rencontré trois fois M. Derély : nous avons parcouru ensemble les endroits de votre roman qui présentaient quelques difficultés pour lui. C'est une personne tout à fait posée, il maîtrise tout à fait la langue française, il comprend le russe et nourrit à votre égard un profond respect [...]*.

¹⁴¹⁶ Lettre à L. Tolstoï, 28 décembre 1879 (9 janvier 1880), Paris : *Je les ai distribués [les exemplaires de la traduction de « Guerre et paix »] à des critiques influents du coin (entre autres à Taine, Aboue, etc.). Reste à espérer qu'ils comprendront toute la force et la beauté de votre épopée.*

¹⁴¹⁷ Lettre à J. Hetzel, 11 (23) septembre 1875, Bougival.

ci avait besoin alors qu'il préparait un cycle de conférences sur l'histoire de la Russie ancienne ; lorsque, la même année, Michelet eut besoin de renseignements sur le déroulement de la campagne de Napoléon en Russie, c'est vers Tourguéniev qu'il se tourna en premier lieu *via* Louis Viardot, l'historien et l'écrivain russe ne se connaissant pas encore très bien à l'époque¹⁴¹⁸. Tourguéniev mit l'auteur de *L'Histoire du XIX^e siècle* en relation avec Sofia Kavéline, historienne russe et spécialiste du XVIII^e siècle.

Traducteur et consultant, Tourguéniev joua ainsi fréquemment le rôle d'intermédiaire entre les différents protagonistes du monde littéraire en Russie et en France. Tourguéniev mit Zola en relation avec d'autres hommes de lettres russes, comme Piotr Boborykine qui contribua largement à la diffusion de l'œuvre de l'écrivain français en Russie. En 1874, il mena des négociations avec Stassioulévitch en vue de faire publier *La Faute de l'abbé Mouret* de Zola dans *Messenger de l'Europe*. Il recommanda également au rédacteur russe les services de Zola en tant que chroniqueur, fonction que ce dernier exerça durant cinq ans, profitant non seulement de l'appui de Tourguéniev mais aussi de ses conseils avisés quant aux sujets à développer dans ses chroniques, à l'adresse de lecteurs russes¹⁴¹⁹. Tourguéniev aida Stassioulévitch à trouver des collaborateurs non seulement en France mais aussi en Angleterre, il contribua largement à l'édition de certaines œuvres de ses amis Daudet et Maupassant en Russie. En 1872, c'est grâce à lui que *The Songs of the Russian People* de Ralston parût en Russie. En 1873, alors qu'Anatole Leroy-Beaulieu se rendait en Russie pour étudier l'histoire et la société russes, Tourguéniev n'hésita pas à recommander ce jeune écrivain « très distingué », selon ses propres termes¹⁴²⁰, à plusieurs de ses relations dont Tcherkasski et Stassioulévitch. En 1877, lorsqu'Émile Durant-Gréville préparait sa monographie sur les hommes de lettres russes pour la *Revue des Deux Mondes*, Tourguéniev le recommanda chaudement à l'attention de Dostoïevski, Ostrovski, Pissemski...

Les cas que nous venons de citer ne sont que quelques exemples des services qu'Ivan Tourguéniev rendit aux hommes de lettres russes et européens, avec un seul et même objectif : faire tout ce qui était en son pouvoir pour rapprocher la culture russe de l'Europe. On qualifia bien souvent Tourguéniev d'ambassadeur de la culture russe¹⁴²¹ ou encore de propagateur des

¹⁴¹⁸ Александр Звигильский, « Тургенев и французские писатели (по неизданной переписке) », *op. cit.*, с. 124.

¹⁴¹⁹ Voir à ce sujet, par exemple, la lettre de Tourguéniev à Gustave Flaubert du 8 (20) mai 1877 (Paris) ou encore celle envoyée directement à Zola le 9 (21) juin 1877 de Saint-Petersbourg.

¹⁴²⁰ Lettre à M. Stassioulévitch, 24 janvier (5 février) 1873, Paris.

¹⁴²¹ Ю.И. Сохряков, « "Посол русского романа" (И.С. Тургенев) » // Ю.И. Сохряков, *Художественные открытия русских писателей : О мировом значении русской литературы: Кн. для учителя*, Москва Просвещение, 1990, с. 23-33.

lettres russes en France et en Europe¹⁴²², on dit aussi fréquemment que son œuvre et ses activités littéraires servirent de trait d'union entre les deux cultures¹⁴²³. En effet : Ivan Tourguéniev vivait à cheval entre deux aires culturelles distinctes, il parlait couramment plusieurs langues et possédait une connaissance exemplaire des lettres russes et européennes. Grâce à toutes ces qualités mais aussi à son réseau de relations très étendu dans les cercles littéraires européens, il devint, en particulier dans la deuxième partie de sa vie, un candidat de choix pour le rôle de passeur entre deux cultures.

Le terme « passeur » nous semble convenir particulièrement bien au cas de Tourguéniev. L'acception anthropologique – et relativement récente – de ce mot est formulée dans l'introduction au recueil d'articles réunis sous le titre *Figures du passeur* signé par Paul Carmignani de l'Université de Perpignan¹⁴²⁴. Insistant sur une très grande variété de paradigmes que la figure de « passeur » peut offrir¹⁴²⁵, Carmignani dégage dans son introduction plusieurs paramètres inhérents à cette notion. Un « passeur » est celui qui effectue un acte de passage – ou un transfert, si l'on préfère – de quelque chose d'un lieu à l'autre. Ce transfert s'effectue de préférence dans les deux sens et comporte une dimension de franchissement des obstacles qui empêchent une circulation « naturelle » entre deux « bords ». Enfin, l'acte de passage comporte le plus souvent une dimension économique¹⁴²⁶. Une telle définition correspond tout à fait à ce qu'Ivan Tourguéniev accomplit, en particulier durant les années 1870.

De façon enthousiaste et énergique, il contribua à la circulation du savoir civilisationnel, propre à la Russie d'un côté et à l'Europe, plus précisément la France, de l'autre. L'objet dont il assurait le passage – les lettres des pays concernés mais aussi d'autres éléments de leur culture – était spécifique et unique, on peut dire que l'acte de transfert s'effectuait généreusement et dans les deux sens. Il fallut, pour que le transfert en question pût avoir lieu, surmonter un obstacle – et de taille ! – celui de la méconnaissance mutuelle dont les Russes et les Européens faisaient systématiquement preuve les uns vis-à-vis des autres. Lorsque, en 1886, Eugène-Melchior de Vogüé décida de réunir les différents articles qu'il avait dédiés, entre 1883 et 1886, à la littérature russe, en un seul volume intitulé *Le Roman russe*, il expliqua vouloir faire découvrir au lecteur français une vaste région « à peine explorée » et qui demeurait un mystère

¹⁴²² M.H. Алексеев, *op. cit.*, c. 268-307.

¹⁴²³ *Ibid.*, c. 269.

¹⁴²⁴ *Figures du passeur*, sous la direction de P. Carmignani, Equipe de recherches – V.E.C.T., Presses universitaires de Perpignan, 2002.

¹⁴²⁵ P. Carmignani, *Introduction// Figures du passeur*, sous la direction de P. Carmignani, Equipe de recherches – V.E.C.T., Presses universitaires de Perpignan, 2002, p. 8.

¹⁴²⁶ *Ibid.*, p. 12.